LE PANORAMA

Prix : 25 cts

Le seul magazine en langue française consacré aux vues animées

Prix : 25 cts



Georges Carpentier

Vol. II, No 2

Montréal, Canada

Novembre 1920



Enregistré, No 116, folio 27027, conformément à l'acte des marques de commerce et dessins de fabrique.

LES REFLEXIONS DU MOIS

LES PETITES joies du cinéma : Voir une réception, inauguration, etc., et ne pas entendre le discours de l'orateur qui se débat comme un beau diable.

Applaudir un artiste et penser qu'il ne reviendra pas saluer cinq ou six fois.

Voir passer une auto dans une flaque d'eau et ne pas recevoir d'éclaboussures.

—o—

QUI ne s'est pas, au Cinéma, trouvé dans cette situation énervante: être assis à une bonne place et s'en réjouir mais avoir ce plaisir gâté par le vieux monsieur rachitique assis juste derrière vous et qui vous tousse à chaque instant dans le cou.

—o—

LE FILM éducationnel gagne sans cesse du terrain; nous pourrions citer plusieurs théâtres montréalais où l'on en projette de très intéressants à la grande satisfaction du public.

—o—

PAUVRE Charlie Chaplin! Il aurait, paraît-il, l'intention de rentrer en Angleterre pour échapper à ses tracasseries domestiques. Son "étoile" de miel n'a pas duré longtemps...

—o—

HOUDINI nous a habitués aux actes sensationnels; néanmoins dans "L'Ile de la Terreur" il paraît atteindre à la perfection du genre. Cet homme extraordinaire trouve le moyen d'être supérieur à lui-même dans chaque nouvelle production.

—o—

LA MACHINE--pourtant fabriquée par l'homme—fait des travaux impossibles à celui-ci. De même le cinématographe perfectionné ira chercher le secret des abîmes sous-marins à des profondeurs ou un être humain ne descendra sans doute jamais.

—o—

LES BETES, dit un directeur de studio, sont les meilleurs sujets pour poser devant le camera. Il ne faudrait pas en conclure que les meilleurs sujets sont des bêtes.

—o—

LE CINEMA n'est pas toujours l'Art muet; quand deux acteurs s'embrassent au cours d'une scène d'amour, c'est rare si, dans la salle, il n'y a pas un joyeux gaillard pour imiter le bruit des baisers.

—o—

LA VIE moderne est fatigante et, par compensation, le peuple a besoin de s'amuser pendant ses heures de loisir; partant de ce principe, il est fort bon que les théâtres soient beaucoup plus fréquentés car ce n'est pas sans anxiété que l'on se demande ce que feraient tous ces gens s'ils n'avaient ni théâtres ni cinémas. Leurs plaisirs seraient sans doute beaucoup moins innocents.

—o—

LE CINEMA est une découverte qui en fera faire d'autres. C'est une aide merveilleuse pour les sciences, le commerce et l'industrie.

—o—



TOUT dépend du milieu; tel qui est un excellent acteur à la maison en ferait un bien médiocre au Cinéma.

—o—

UN PETIT problème: Si pour répondre aux lettres reçues pendant une semaine, il faudrait un an à une actrice demi celèbre, combien faudrait-il de temps à une grande étoile pour répondre à celles reçues pendant un an? La solution est à méditer par les petits jeunes gens inconnus qui veulent absolument avoir des autographes d'artistes en renom.

—o—

JADIS, à un homme célèbre on élevait une statue; aujourd'hui, on lui tourne un film.

—o—

SI VOUS désirez une chose introuvable même dans le magasin le mieux pourvu, allez dans le magasin d'accessoires d'un studio de cinéma. Vous l'y trouverez certainement.

ABONNEMENT

(Payable d'avance)

Un an 3.00
Six mois $1.50

(Excepté Montréal et la banlieue)

LE PANORAMA

Vol. II, No 2 Novembre 1920

Publié mensuellement par
POIRIER & CIE, Edit.-Prop., 131 Cadieux, Montréal.
Tél. Est 5281 Directeur de la Rédaction: F. de VERNEUIL.

Entered at the St. Albans, Vt., Post-Office as second class matter

NOUS ARRETONS le service du **Panorama** quand l'abonnement est expiré à moins que nous recevions la souscription pour une autre période.

CHANGEMENTS D'ADRESSE.— Donnez-nous toujours votre ancienne adresse en nous indiquant la nouvelle. Prévenez-nous au moins quinze jours d'avance.

TRES IMPORTANT: Ecrivez toujours votre adresse complète et lisible dans toutes vos lettres.

LA QUESTION DU PAPIER

Cette matière première a subi une augmentation de prix qui a dépassé toutes les prévisions. Le papier coûte, aujourd'hui, cinq à six fois plus cher qu'il y a quelques années et il est extrêmement difficile de s'en procurer.

C'est pour cela que le "Panorama" est imprimé sur des qualités différentes, c'est-à-dire sur le papier qu'il a été possible d'avoir.

Si nous n'avions pas agi ainsi, nous aurions été forcés, comme certains magazines américains, de suspendre notre publication jusqu'au jour où nous aurions pu acheter du papier.

Nous sommes convaincus que les lecteurs apprécieront nos efforts pour conserver au "Panorama", en dépit de ces difficultés, une apparence luxueuse et qu'ils nous continueront leur faveur comme par le passé.

POIRIER & Cie



DANS LA CIE PATHE

CORINNE GRIFFITH

Compagnie Vitagraph

Corinne Griffith est généralement connue comme "The Lady from Three States". Ceci parce qu'elle naquit à Taxarkana, une petite ville au milieu de laquelle se croisent les frontières de la Louisiane, du Texas et de l'Arkansas. Elle a conservé de son enfance écoulée dans cette partie méridionale des Etats-Unis, un délicieux accent plein d'exotisme. Cependant, si vous lui demandez le nom de son Etat natal, elle vous répondra avec fierté:

—Je viens du Texas!

Bien qu'elle eut reçu une éducation toute bourgeoise, son ambition était de devenir une danseuse. Le sort en décida autrement. Voici dans quelles circonstances:

Sa beauté suscitait les commentaires de la haute société de la Nouvelle-Orléans où elle résidait depuis son adolescence. L'élite de cette société décida que la "couronne de beauté" devait ceindre sa merveilleuse tête lors de la cavalcade du Carnaval.

M. Sturgeon, l'un des directeurs du Vitagraph, assista à ce défilé, sous le déguisement d'un domino noir. Il remarqua l'éblouissante Corinne, triomphatrice incontestée de la pompe profane qui se déroulait dans les voies en liesse de la ville.

Il réussit à se faire présenter à la jeune fille:

—Avez-vous jamais pensé à devenir une étoile de l'écran? demanda-t-il.

Mlle Griffith ne put répondre immédiatement. Elle avait grandi dans un couvent et la vie austère de ce lieu ne l'avait guère préparée à la splendeur de son début dans la société en tant que "Reine du Mardi-Gras."

Des chevaliers arborant de reluisantes armures, des archers au justaucorps élancé, de hautes et gentes dames revêtues d'étoffes orfraisées l'entouraient. En vérité elle vivait dans un monde qu'elle n'avait connu jusqu'à ce jour que par ses lectures de Scott ou d'autres grands écrivains des âges médiévaux. Et voilà que pour achever l'enchantement, le directeur d'une des plus grandes compagnies lui demandait de se montrer sur l'écran.

Ce fut d'un air réservé qu'elle consentit, à moitié seulement. Cette demi-victoire satisfit M. Sturgeon qui obtint cependant encore la promesse d'une lettre, au cas d'un consentement complet.

Ainsi passa-t-elle d'un monde de rêve dans le monde des ombres. En effet, quelques mois plus tard elle entrait au Studio que possède le Vitagraph sur la côte occidentale.

La caractéristique de son jeu se trouve dans une extrême versatilité. Tantôt, comme dans "The Climbers", elle est toute vibrante d'émotion, tantôt, comme dans "Bab's Candidate", elle suscite une hilarité irrépressible et entraîne les spectateurs vers un délicieux dénouement, à l'aide de cette joie qui jamais ne s'assombrit au cours de l'action.

Corinne Griffith n'est pas seulement une étoile resplendissante. Elle sait descendre des régions stellaires sur la terre douloureuse et déployer là les ressources d'un grand coeur par l'allègement des souffrances humaines.

La petite anecdote qu'en lignes rapides nous allons retracer donnera la preuve de son exquise sensibilité.

Il s'agissait d'une scène réunissant des vieillards qui figuraient dans un défilé de vétérans.

—Chacun d'eux a servi dans la guerre civile, dit Corinne à un journaliste venu pour l'interviewer.

Ses yeux aux reflets de saphir s'attendrissaient en contemplant cette assemblée de vieux braves auxquels le directeur expliquait les détails de la scène.



CORINNE GRIFFITH

—Ne les voyez-vous pas, reprit-elle, paradant pour le "Decoration Day", les épaules relevées et s'avançant avec l'intention de montrer "quelque chose" à la jeunesse. Je les admire. Ils s'efforcent si ardemment de réussir en toute chose. L'un d'eux me disait hier: Nous ferons de notre mieux. Ne craignez rien, petite, nous ne gâterons pas votre film !

Ce disant, elle désignait un homme dont le visage strié d'une infinité de rides décelait pour le moins quatre-vingts ans d'existence. Le vieillard s'inclinait, écoutant avec avidité les instructions directoriales, la main repliée autour de son oreille, pour mieux entendre.

—Vous ne sauriez croire, ajouta l'artiste, avec un regard plein d'une commisération immense, à quel point je souffre en pensant que quelques-uns de ces anciens sont forcés de travailler ainsi pour vivre. Je voudrais être sûre qu'ils ne le font que par plaisir. Tous ont servi dans les armées d'autrefois et tous—très probablement—ont élevé des familles. J'estime qu'à leur âge ils devraient pouvoir éviter tout labeur.

Ainsi son coeur saignait sur ces détresses anonymes, sur ces misères qui lui étaient étrangères mais qui cependant l'émouvaient autant que s'il se fut agi de son propre père. C'était bien la marque d'une âme sincèrement généreuse, sans cabotinerie philanthropique.

Il n'y a que dans de telles circonstances qu'on peut pénétrer l'esprit d'une artiste. Il semble, à voir ces femmes répandre de l'humour ou de la tristesse, sans effort apparent, que la légèreté soit le fond de leur tempérament. C'est là une hérésie des plus pernicieuses. Dissimulé sous un enjouement ou sous une mélancolie simulés, leur coeur bat souvent avec une ardeur qu'on ne rencontre que rarement dans ce monde qu'une civilisation outrancière habitue aux simagrées élégantes. Elles y accumulent des trésors de charité qu'elles savent prodiguer au moment opportun. Tel est le cas de Corinne Griffith, la plus suave artiste qu'ait engendré le monde de l'écran.

PARAMOUNT-ARTCRAFT

GLORIA SWANSON

Ceux qui eurent l'heur de contempler Gloria Swanson dans "Male and Female", n'oublieront jamais cette vision. Drapée hiératiquement d'une étoffe aux moires prestigieuses comme l'orient d'une belle perle, chargée de gemmes qui irradiaient de chaudes couleurs, couronnée d'un casque étrange où tremblaient des pennes de paon aux xelles diaprées, elle apparut telle une de ces danseuses qui peuplent l'ombre de la grande pagode d'Angkor, danseuses qui sont de semi-divinités et qui—à de la majesté—unissent de la langueur et de la lasciveté.

La psychologie de Gloria Swanson ne laisse pas d'intriguer les personnes qui l'approchent. Il semble que par l'esprit, elle soit à moitié femme et à moitié enfant. Elle est douée, en effet, d'une naïveté charmante qui passe comme un brise fraîche dans l'atmosphère quelque peu énervante du studio. Ceci nous explique le plaisir que chacun éprouve à l'entendre. Son originalité se révèle toujours sans effort; elle ne recherche pas l'ironie et n'affecte pas un humour artificiel. Et, cependant, ses saillies provoquent la joie générale.

De son père elle hérita le penchant à la rêverie qui est le propre des âmes nées sur les rives des fjords scandinaves. Elle éprouve une prédilection pour les longues stations auprès de la cheminée familiale; dans la flamme tourbillonnante elle aime à chercher des symboles de son avenir. Mais de sa mère, une italienne, elle tient le désir de vivre en des campagnes baignées d'éclatante lumière, des cieux d'un bleu lourd où montent les odeurs grisantes des champs de fleurs. L'amour dans ce qu'il a de plus noble, c'est-à-dire cette inclination qui nous incite à vouloir partager les souffrances et les bonheurs d'autrui, c'est la marque dominante de son tempérament. Et c'est la raison de son aversion pour la solitude. Or, même dans l'inévitable foule des préparations de scénarios, elle s'estime isolée, car si elle n'a pas à ses côtés une confidente très sûre, elle ressent l'impression d'une absolue solitude.

Elle aime les assertions paradoxales et pour qui n'a pas eu l'occasion de juger de son honnêteté morale, elle peut paraître plutôt libre en ses sentences. C'est ainsi qu'elle ne craint de déclarer que "non seulement elle ne croit pas au divorce, mais qu'encore elle ne croit pas le moins du monde dans la valeur du mariage en tant qu'institution sociale."

Il va de soi qu'une telle parole émise par une jeune fille âgée seulement de vingt ans provoque au moins la surprise et que les personnes non habituées à cette manie des opinions subversives, manie qui n'est pas un des moindres charmes de Gloria en raison de la candeur avec lesquelles elle profère ces curieuses maximes, sont en droit de douter de son innocence.

Et cependant il n'est peut-être pas, dans tout le monde du cinéma, une âme plus liliale que la sienne. Il ne faut pas oublier qu'elle est avant tout romanesque par hérédité et que ses lectures, car elle lit avidement, n'ont fait que fortifier ce caractère de son esprit.

Si nous considérons maintenant son talent, nous devons faire appel aux ressources que nous donnent une longue fréquentation des artistes de l'écran pour en donner une exacte description. Comme certaines autres étoiles, Gloria Swanson est douée au plus haut point de versatilité. Et c'est bien ce qui engendre la difficulté de l'analyse.

Lorsque dans "Male and Female" nous la voyons douloureuse ou cruelle; lorsqu'elle se montre si fortement tragique que toutes les fibres de notre coeur en tressaillent, nous inclinons à croire qu'elle est née pour la tragédie seulement. Son regard se voile sombrement, ses lèvres se crispent avec angoisse, son geste s'étend, calme et solennel. Ou bien, terrible, elle se dresse, les bras tendus avec violence, les yeux étincelants de haine, la bouche tordue par un anathème. N'est-ce pas là une tragédienne accomplie?

Mais la voici dans une comédie du genre Sennett. Avec quel brio elle enlève son rôle qui semble n'être fait que pour l'hilarité. Avec une légèreté toute enfantine, elle court, saute, virevolte.

Sa bouche ne s'ouvre que pour laisser fuser un rire qui s'égrène comme les notes pressées d'un chant bachique. Elle a les contorsions du fou rire, les stupeurs ridicules des situations imprévues et burlesques; en d'autres termes, elle se révèle comme une parfaite comédienne.

Il n'est pas aisé, quand on la voit s'acquitter avec une égale adresse, de rôles si différents par leur nature, de définir les caractéristiques de son talent. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'elle est, dans toute l'acception du terme, une artiste sans rivale et qu'elle réunit, dans sa jeune et souple splendeur, les qualités les plus prisées chez une étoile.



Gloria Swanson



Constance Talmadge, de la Select Pictures Corp.



Norma Talmadge, de la même compagnie.

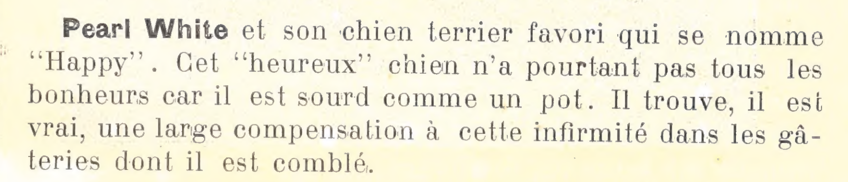


Bryant Washburn, de la Cie paramount-Artcraft démontre qu'il peut être aussi bon tailleur qu'acteur. Ajoutons que ceci est une scène de "Burglar Proof".



William Duncan et sa partenaire Edith Johnson goûtant un peu de repos entre deux scènes. Ne dirait-on pas véritablement deux simples bourgeois dans leur intérieur paisible?





Pearl White et son chien terrier favori qui se nomme "Happy". Cet "heureux" chien n'a pourtant pas tous les bonheurs car il est sourd comme un pot. Il trouve, il est vrai, une large compensation à cette infirmité dans les gâteries dont il est comblé.



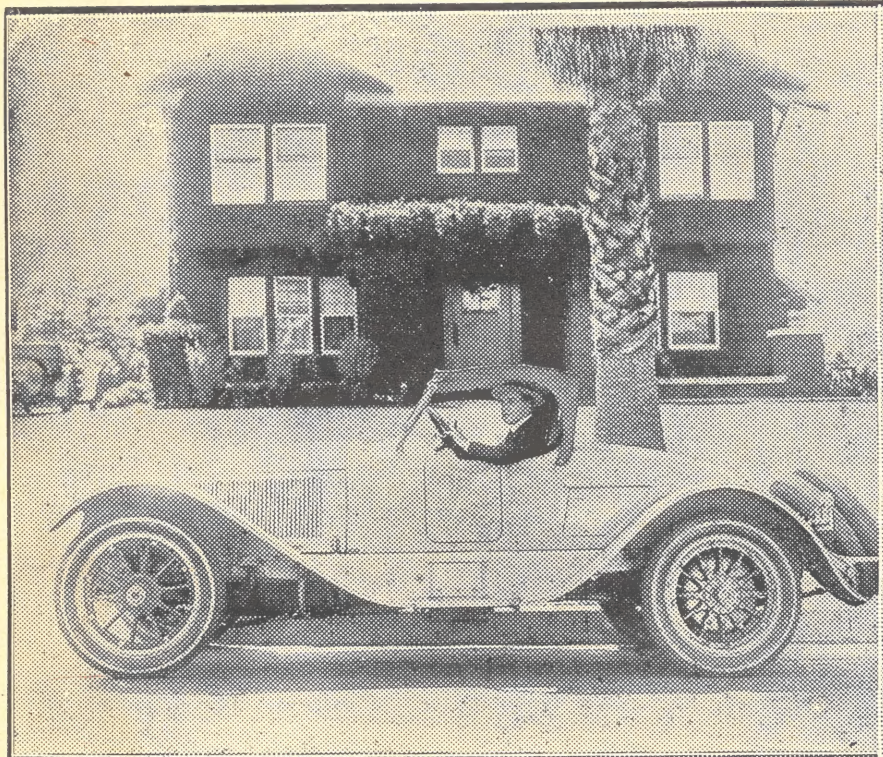
Margaret Loomis estime sans doute que les modistes écorchent trop la clientèle, aussi elle répare et transforme elle-même ses chapeaux. Après tout, il ne s'agit peut-être que d'une simple distraction que s'offre cette étoile de la Cie Paramount-Artcraft.



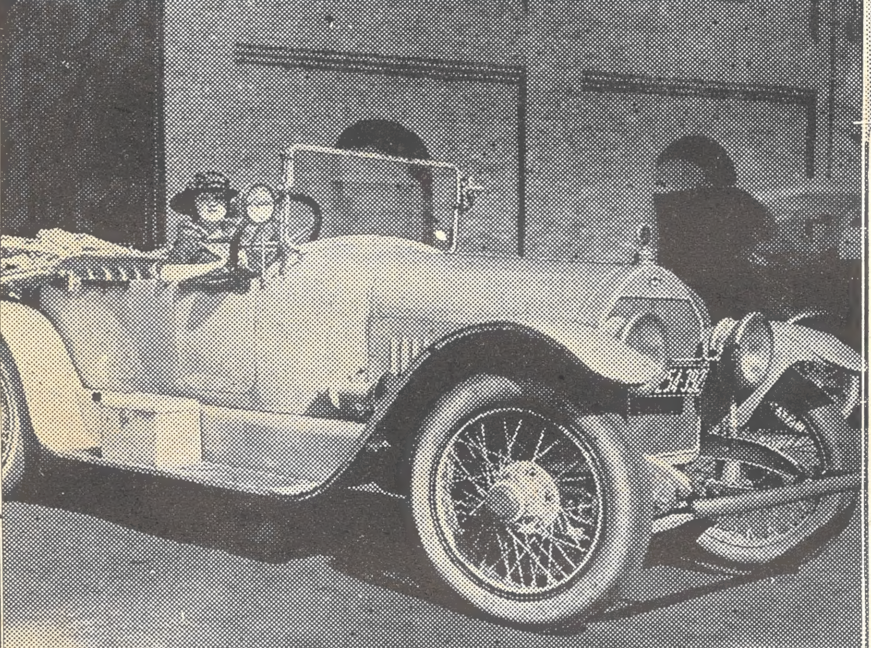
Shirley Mason et son chien "Buster" qui, paraît-il, est comme une image.



Ethel Clayton avec le moutard chinois qui paraît avec elle dans "Crooked Streets".







QUELQUES CELEBRITES DU CINEMA

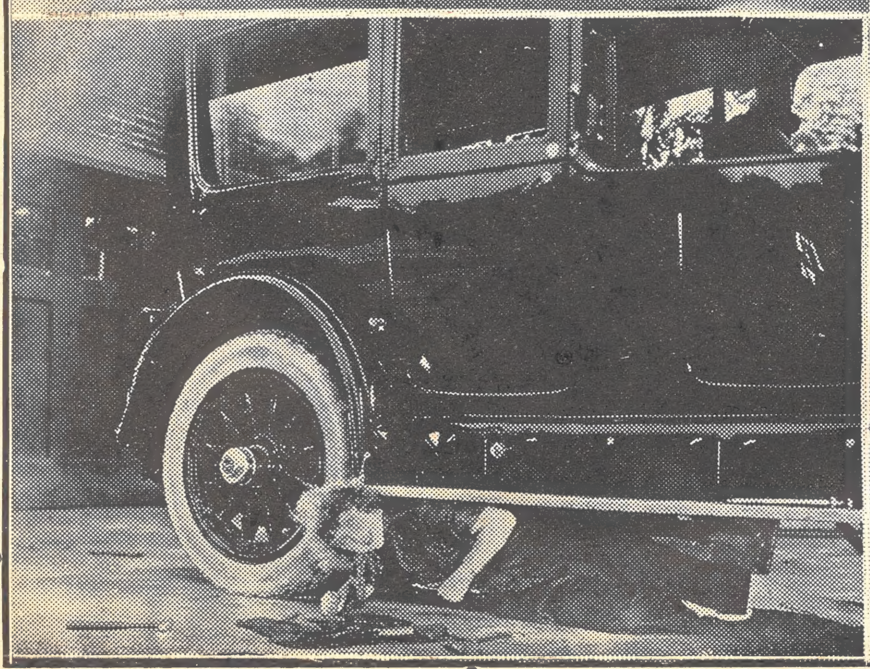
A gauche, en haut: William Duncan quitte sa maison pour se rendre à son studio.

Au milieu: Jean Paige dans sa nouvelle automobile.

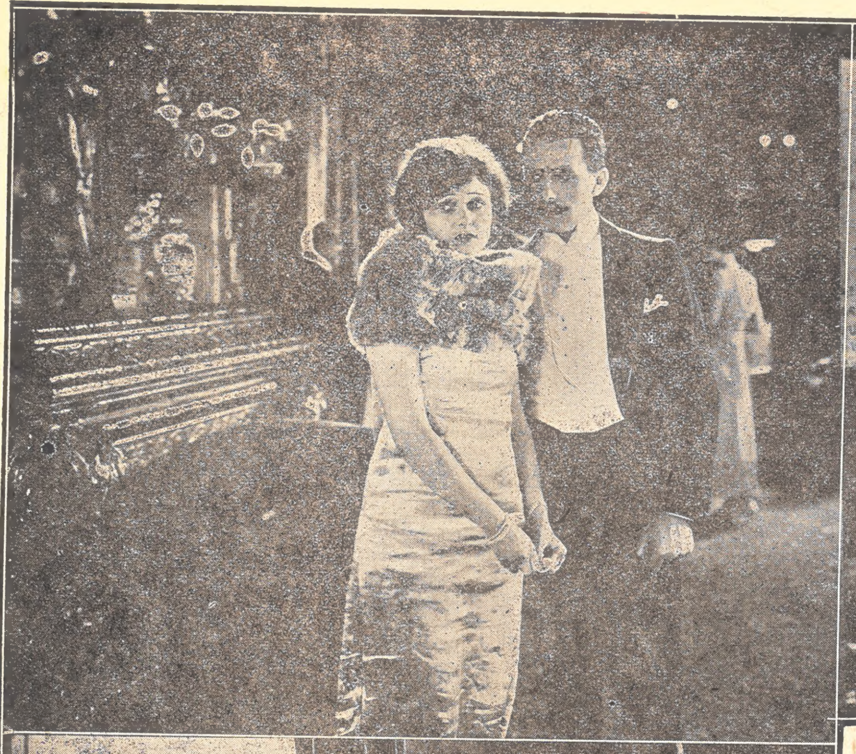
En bas: May Allison, experte dans l'art des réparations.

A droite, en haut: Fatty Arbuckle et sa partenaire Viara Daniels.

En bas: Edith Johnson, la partenaire de William Duncan.











The Broadway Bubble

ROLES

Adrienne Landreth	CORINNE GRIFFITH
Drina Lynn	" "
Geoffrey Landreth......	Joe King
Fred Corliss	Stanley Warmerton
Higginson	Robert Gaillard

(voir scénario page 11)





The Broadway Bubble

Compagnie Vitagraph

Adrienne et Geoffrey Laudreth qui vivent dans la haute société de New-York se séparent peu à peu en raison de la différence de leurs goûts. Le mari éprouve une grande prédilection pour la vie familiale, alors que la frivole Adrienne se sent attirée irrésistiblement par le théâtre et la splendeur qui orne la vie des actrices. Ils sont devenus à peu près étrangers l'un à l'autre et ne se rencontrent que pour les repas. C'est alors qu'Adrienne, par une circonstance fortuite, reprend ses relations, depuis longtemps suspendues, avec Fred Corliss, un auteur qu'accompagne le succès. Celui-ci qui convoite la jeune femme lui offre le principal rôle d'une de ses plus récentes productions, mais elle se voit obligée de refuser en raison de l'antipathie qu'éprouve Geoffrey pour ce genre d'occupations. Une vive querelle s'élève entre les deux époux à ce propos et se termine par l'interdiction absolue pour Adrienne, de monter sur la scène.

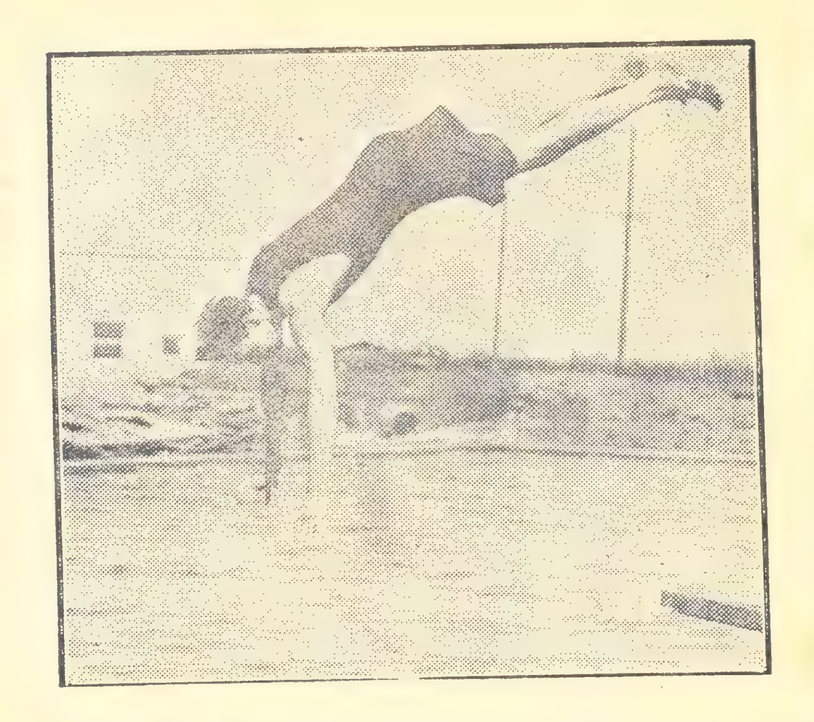
Drina, la soeur jumelle d'Adrienne, réside à Prescott. Elle désire ardemment modifier la triste existence qu'elle mène en compagnie d'un homme de loi qui la brutalise quelque peu et Adrienne qui connaît ce désir conçoit le plan de l'attirer à New-York afin de la substituer à elle-même pendant qu'elle conquerra les lauriers de la gloire théâtrale. A cet effet, elle lui écrit de quitter Prescott et de venir la joindre. Lorsque Drina apprend l'intention perverse de sa soeur, elle tente de l'en détourner; mais enfin, vaincue par l'amour sororal, elle cède.

Cette substitution entraîne des conséquences inattendues. Bien qu'elle s'efforce de jouer la froideur qu'éprouvait la véritable Adrienne à l'égard de son mari, Drina ne tarde pas à s'éprendre de Geoffrey, alors que sa soeur sent en son coeur s'insinuer de l'amour pour Corliss.

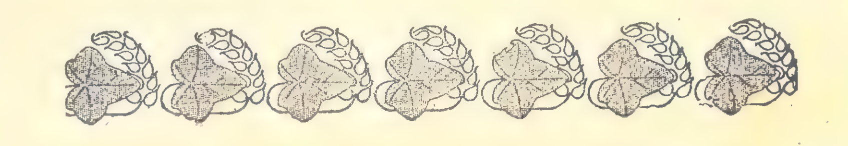
Si la ressemblance physique des deux soeurs est parfaite, elles diffèrent sensiblement par leur mentalité et Geoffrey note avec bonheur ce qu'il croit être une transformation de son épouse. Il se montre tendre avec Drina qui—bien que cette tendresse l'émeuve—en ressent de la honte. Elle supplie sa soeur de la laisser repartir à Prescott, mais cette dernière, grisée par ses premiers succès, refuse d'accéder à sa demande.

La situation va toujours se compliquant jusqu'au jour où Geoffrey et Drina assistent à une comédie musicale où paraît Adrienne. Celle-ci, masquée, joue le rôle de "Robin Hood". Elle gravit une échelle pour gagner un perron sur lequel l'attend Corliss. Arrivée sur le perron, elle se démasque et c'est alors que Geoffrey comprend combien on l'a abusé. Lorsque, devant les acclamations des spectateurs, Adrienne s'incline, elle aperçoit son mari dont les regards flamboient de colère. Son émotion est telle qu'elle s'affaisse, mourante. On l'emporte dans sa loge où ne tardent pas à arriver Geoffrey et Drina, tous deux accablés de douleur. Elle obtient le pardon de son mari et, plaçant dans la main de Geoffrey celle de Drina, elle les unit.

La fin nous montre les deux jeunes gens dans toute l'ivresse de leur amour profond et brûlant. Corinne Griffith rempli avec son magnifique talent le double rôle de Drina et d'Adrienne. Joe King est incomparable dans le personnage de Geoffrey et c'est avec virtuosité que Warmenton incarne celui de Corliss.

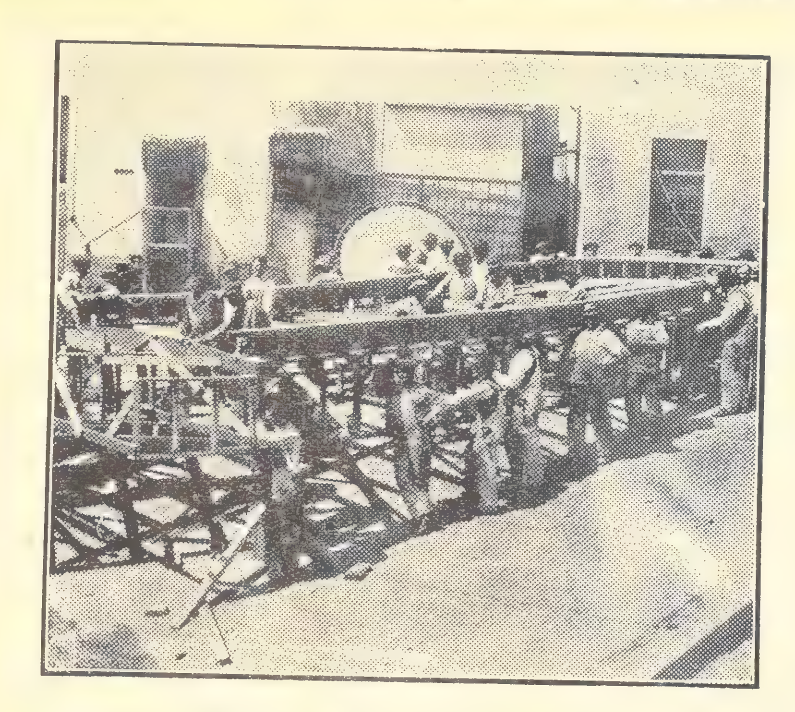


CHARLES RAY, des studios de Thomas H. Ince n'est un timide que d'apparence. Il ne manque, en effet, pas de hardiesse dans toutes ses exercices physiques, principalement la natation.





DORRIS MAY est une fervente de la culture physique. Ce n'est qu'une "faible femme" mais ne vous y fiez pas... Habituée à manier les haltères et à faire de la gymnastique, elle saurait à l'occasion fort bien faire le coup de poing pour se défendre.



Début de la construction.

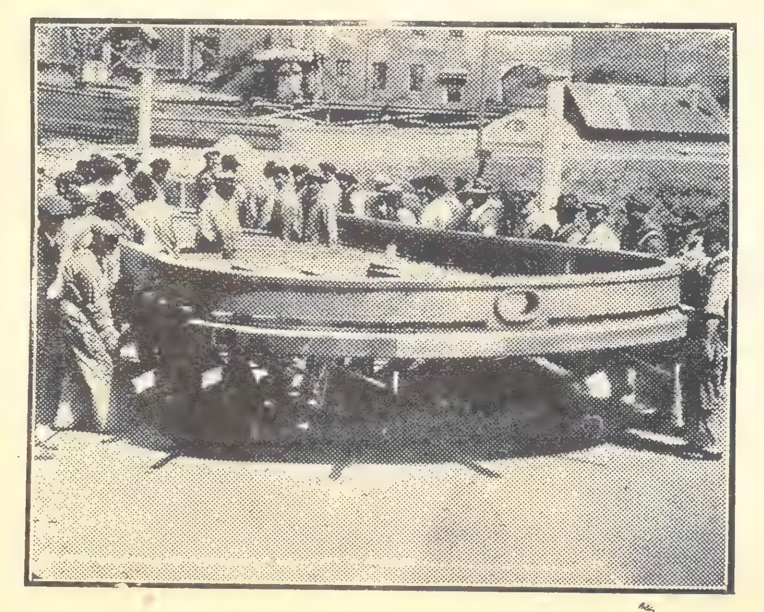
Compagnie "Universal"

CONSTRUCTION D'UN FERRY-BOAT ARTIFICIEL

Dans un film récemment tourné par l'Universal, la compagnie tout entière se rendit à San-Francisco afin d'obtenir quelques scènes sur l'un des ferry-boats qui font le passage entre Bay City et Oakland.

Le scénario exigeait que quelques tableaux fussent pris de nuit ce qui ne put être réalisé pour certaines raisons. On référa de cette impossibilité au département technique de l'Universal. Ce dernier envoya deux photographes à San-Francisco, lesquels reproduisirent le ferry-boat et y laissèrent de grandes marques en bleu, puis l'équipe de charpentiers de Universal City, la capitale du film, commença la construction d'un double de l'énorme machine pour la faire apparaître dans les scènes finales, exactement comme s'il se fût agi du navire véritable.

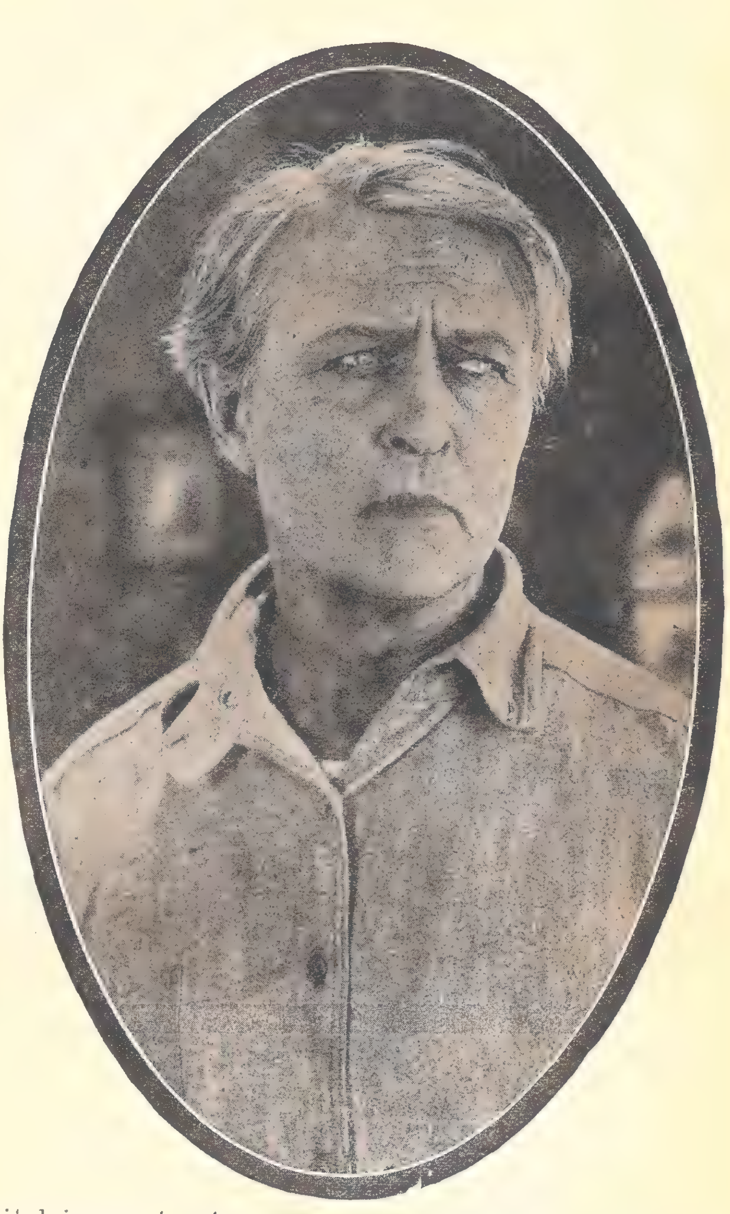
Ce travail fut accompli en peu de jours et malgré que le vaisseau ainsi construit eut été incapable d'assurer un service régulier dans la baie de San-Francisco, il satisfit à tous les désiderata. On n'aurait pu le distinguer, sur la scène, du réel ferry-boat.



En voie d'achèvement.

Les charpentiers et les mécaniciens qui effectuèrent cette tâche à Hog-Island étaient au nombre de douze. Les équipes de Bristol et des autres chantiers maritimes aidèrent le directeur technique à mener à bien cette entreprise difficile.

—— o ——



épitolairement entre eux car cinq personnes seulement sur

Hobart Bosworth, un des meilleurs artistes du cinéma.

LES LAPINS AFFECTIONNENT PRISCILLA DEAN

Priscilla Dean dont l'esprit souple, la vivacité et le charme lui ont valu le surnom de la "Wild girl" de l'écran, peut se montrer calme et apprivoisée quand elle le désire.

Ce qui, d'ailleurs, n'advient pas souvent, car la délicieuse étoile de l'Universal est complètement saturée d'enthousiasme juvénile et de vigueur, de telle sorte qu'elle ne peut se modérer assez longtemps pour s'apprivoiser complètement.

Cependant, afin de donner des marques de sa bonne volonté, elle se fit aimer, l'autre jour, à Universal City, par

deux petits lapins. Les timides bestioles semblaient avoir en elle la plus absolue confiance et se serraient contre sa poitrine, ne se doutant guère qu'ils avaient affaire à la reine des apaches du "Wild Cat of Paris".

Mais Dean aime lse lapins qui lui rappellent, dit-elle, le temps de Pâques où chacun exhibe généralement une quantité de délicieuses choses.

——— o ———



Priscilla Dean et ses lapins.



Otis Skinner de la Cie Robertson-Cole.

ANNE CORNWALL NE DEDAIGNE PAS D'AIDER LES MAÇONS

Il y a quelques jours, alors qu'elle se reposait dans un des studio d'Universal City, Anne Cornwall remarqua le travail de plâtriers qui faisaient les dernières touches d'un bâtiment en construction. A seule fin de prouver qu'elle n'a pas d'orgueil, Anne prit part à la tâche et accomplit une somme de travail qu'un plâtrier de l'union eut estimée à deux dollars.

Où trouva-t-elle l'hilarant costume qu'elle portait en cette occasion? C'est là un mystère. Il n'y a pas, dans la pièce qu'elle étudie: "The Girl in the Rain", d'acteur construit d'une manière aussi corpulente que l'indique le pantalon et la chemise appartenait certainement à un homme de classe inférieure. Quant aux souliers, leurs dimensions permettent de supposer qu'elle les emprunta à Bert Williams.

De toutes façons, Anne démontra que si les salopettes devenaient populaires à Universal City, elle serait pourvue d'une toilette de haut style.



Anne Cornwall aide-maçon.

ALICE JOYCE

De la Compagnie "Vitagraph"

Il n'y a pas de paradoxe à dire qu'à peu près tous les hommes ont été affligés, à une certaine époque de leur vie, par l'apparition d'une touffe de cheveux rebelles à toutes tentatives de shampooing. Le langage populaire a donné à cette anomalie du système pileux le nom pittoresque d'épi, probablement en raison de la ressemblance qu'offrent avec les barbes d'un épi de blé ces cheveux que les peignes les plus énergiques ne sauraient abattre.

Cette petite réflexion était nécessaire pour faire comprendre à quel point Alice Joyce a le souci de l'exactitude dans les pièces où elle apparaît.

D'après le scénario du "Vice of Fools", le héros du film, incarné par Bob Gordon, se précipite en courant au bas de l'escalier et prie sa belle-soeur— en l'espèce, la très belle Alice Joyce, de vouloir bien nouer sa cravate et aplanir un épi de cheveux qui surgit, insurmontable, de sa chevelure préalablement cosmétiquée.

Cette scène eut été tournée très rapidement, n'eut été une particularité de la dite chevelure. Cette dernière est d'une passivité désespérante et ne manifesta jamais la moindre velleité de redressement. Bob le savait, mais pensait qu'il arriverait à constituer un épi artificiel.

Tous ses efforts échouèrent misérablement. En vain tordait-il ses cheveux dans un sens puis dans l'autre. Toujours ils retombaient à plat, avec une sérénité majestueuse.

Il arriva piteusement en scène.

—Où est l'épi, demanda Alice Joyce après un rapide coup d'oeil.



Alice Joyce et Robert Gordon

—Je ne parviens pas à le faire, répondit Bob.

—Mais il vous faut en arborer un; c'est écrit dans le scénario, fit le directeur Griffith avec un regard courroucé.

Alice Joyce, après plusieurs tentatives infructueuses, trempa ses doigts délicats dans un verre d'eau et malaxa si bien les cheveux de l'infortuné qui gémissait sous la douleur que lui imposait un tiraillement prolongé, qu'elle obtint enfin la mèche rêtive exigée par le scénario.

Cette anecdote démontre que la merveilleuse étoile désire avant tout l'observation minutieuse des moindres détails.

Il semble que l'étude de ses rôles soit suffisante pour occuper tous ses instants. Cependant, elle trouve encore le temps de s'intéresser au décor des scènes, à leur éclairage et à leur agencement. Elle fait montre, en ces circonstances, d'un goût qui s'appuie sur un sens esthétique très sûr.

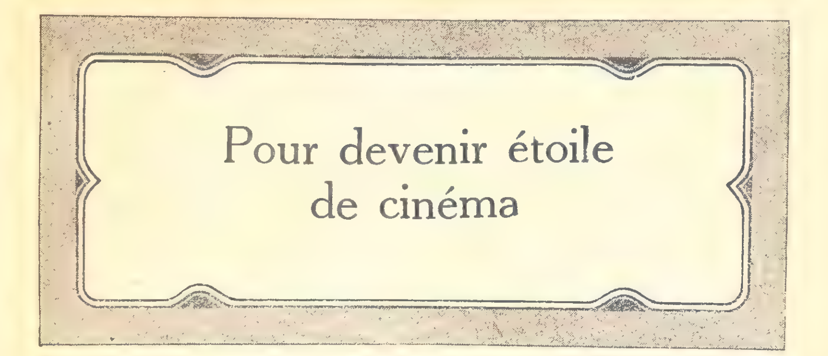
Elle accompagne ses critiques d'un sourire si amère qu'il faudrait bien de la mauvaise grâce pour s'en formaliser. Il apparaît à ceux qui l'approchent que de la bonté émane d'elle. Tous ceux qui se meuvent autour d'elle sur la scène comprennent qu'elle aspire à la perfection du geste et de la mimique et s'évertuent a rendre plus facile sa tâche.

Belle comme une vierge de l'Erecthéion, alliant à cette splendeur de formes une grâce qui en humanise la majesté, Alice Joyce est douée d'une volonté qui entend fléchir tous les obstacles. Si à de telles qualités, on joint une compréhension aigüe de la psychologie des personnages qu'elle représente, si on pense qu'elle fait totalement abstraction de sa personnalité pour n'être plus que la vivante incarnation de son rôle, on arrive à la considérer comme une très grande artiste.

Elle trouve pour exprimer une joie exultante, des accents qui gagnent les coeurs et leur font vivement partager cette joie; mais quand il lui faut manifester la douleur, elle sait se montrer terriblement tragique et faire frissonner de pitié les sepctateurs haletants. C'est cette puissance d'objectivité qui a fait d'elle une étoile universellement admirée.



Où est l'épi?



Pour devenir étoile de cinéma

Par Bert Lytell

ARTICLE No 4

Bert Lytell prétend qu'il faut travailler ferme pour atteindre la perfection, au cinéma comme au théâtre

Il eut jadis l'ambition d'écrire des pièces de théâtre

Après avoir joué avec plusieurs compagnies, dans toutes les principales villes des Etats-Unis et du Canada, je signai un engagement avec l'Alcazar Stock Company, de San Francisco, sous la direction de Fred Belasco, le frère de David Belasco.

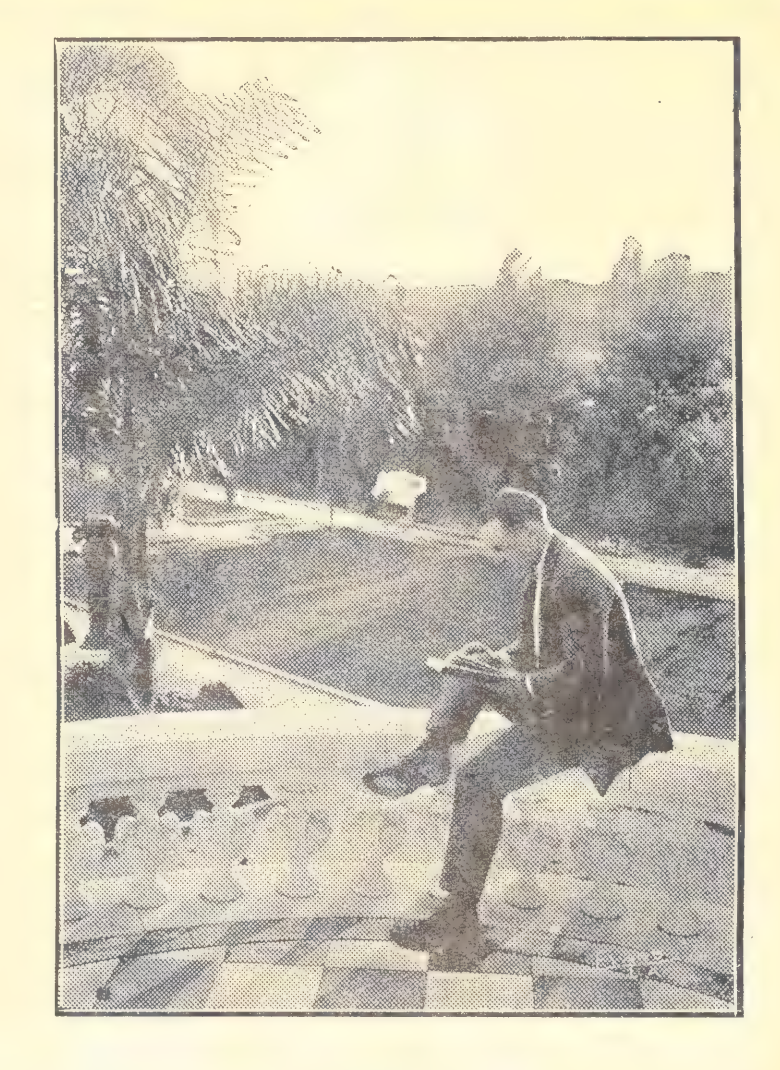
Là, comme interprète de la troupe, j'eus l'occasion de travailler et de développer les qualités que je possédais. A cette époque j'avais appris à peu près toutes les ficelles de mon art et j'étais en forme pour donner libre cours à mon tempérament artistique, sûr que j'étais de moi-même, par plusieurs années de travail et d'études.

Ce n'est qu'après de longues années d'un travail ardu qu'un comédien même de talent commence à percer. Tel un musicien jouant une composition difficile sur un piano. l'artiste donne au rôle qu'il interprète sa couleur individuelle d'expression, il finit par connaître tous les secrets du métier comme le musicien connaît son clavier. Ils sont libres tous les deux de faire à leur guise, de créer, sans toutefois détruire l'idée de l'auteur pour atteindre la perfection. Ce n'est qu'après qu'il possède bien la technique qu'un comédien peut prétendre à la gloire et à la renommée.

L'Alcazar Stock Company, de San Francisco, a donné naissance à plusieurs étoiles fameuses tant au cinéma qu'au théâtre. C'est cette compagnie qui a fait connaître Laurette Taylor, Marjorie Rambeau, Bessie Barriscale, Ernest Glendinning et Charles Ruggles, pour ne pas mentionner les autres qui ont atteint la célébrité.

Comme il est d'usage dans ces compagnies, on joue une pièce par semaine, et en ce faisant tous les membres de la troupe se trouvent ainsi après une saison, à avoir un nombre considérable de rôles ajouté à leur répertoire.

Réfléchissez à l'entraînement que cela leur a donné. Je suis certain qu'aucun membre de cette compagnie eut été embarrassé pour jouer le rôle du Mexicain au bec de lièvre, dont je vous parlais dans un article précédent. Tout le temps que je jouai à Rochester, à la Nouvelle-Orléans, à Honolulu, Troy, Los Angeles, Portland-Maine, et Boston, mes yeux étaient fixés sur le jour où je pourrais à mon tour posséder une compagnie. Ceci me paraissait être ma dernière destination artistique, car non seulement je brûlais du désir de faire jouer plusieurs idées que j'avais derrière la tête, mais je voulais la liberté. Ceci, je l'appris plus tard, ne fut pas aussi rose que je le croyais alors. Le temps vînt où j'eus ma propre compagnie et où j'étais libre de jouer les pièces que je voulais et de les jouer telles que je le voulais. Ce fut toutefois une forte expé-



rience et j'appris sur le théâtre des faits et des choses que je n'aurais jamais appris sans cela.

Je vis les choses avec l'oeil du directeur, qui doit voir tout l'ensemble et non seulement une seule personnalité. La plupart des acteurs à succès oublient qu'ils ne sont qu'une unité dans un tout qui concourt au succès d'une pièce.

L'étoile qui est, disons acteur-directeur, c'est-à-dire qui est un artiste jouant un rôle dans une pièce qu'il monte lui-même, joue beaucoup mieux que celui qui n'a que son rôle à voir, pour la simple raison qu'il n'a jamais été en position de réaliser la valeur réelle de sa partie dans l'ensemble de la production donnée.

———o———

Qui de nous ne s'est senti profondément remué par la
blantes devant les paysages amers deur rude partie.
mélopée hawaïenne lorsqu'elle s'exhale de l'"ukelele" monocorde, sous la pression habile des doigts d'un naturel des îles océanniennes? Toute l'âpreté sombre de ces terres engendrées, à l'origine des temps, par une tourmente volcanique, toute la poésie farouche des pics granitiques dont les lignes heurtées et tragiques surgissent d'un sol à la flore appauvrie, toute la tristesse des sanglants crépuscules où il semble que le soleil s'abîme dans l'immensité hurlante du Pacifique sont évoquées dans ces plaintes musicales. C'est un rêve douloureux où passent les images d'ancêtres misérables, less ouvenirs d'amours sauvages au milieu d'une nature hostile, tous les sentiments, en un mot, des pauvres nègres qui chantent aussi la nostalgie de leurs âmes trem-

—o—

La toute gracieuse Priscilla Dean, l'étoile de l'Universal, a célébré tout récemment l'anniversaire de sa naissance. Elle montra aux joyeux convives de cette fête intime une merveilleuse montre de poignet en platne où étincelaient des diamants, don de son mari, Wheeler Oakman.

Les petits cadeaux entretiennent l'amitié.

Parlant de l'art dramatique, considéré au point de vue cinématographique, John Griffith Wray, directeur du "Homespun Folks", émit cette opinion, que les auteurs doivent avant tout rechercher l'originalité. L'espèce de torpeur qui paralyse les écrivains de scénarios a sévi sur la littérature dramatique à certaines époques. Avant Shakespeare, trois points importants guidaient les dramaturges : le temps, le lieu et l'action. Aucun n'eut osé s'en éloigner. Shakespeare rejeta toute convention et de son geste s'engendra une révolution littéraire. Il serait opportun que ceux qui destinent leur prose à l'écran, délaissant les sentiers battus et les lieux communs, s'appliquassent à chercher l'idée originale, seule capable de susciter l'émotion.



Bébé Daniels diseuse de bonne aventure. Elle lit l'avenir dans les mains de Fatty Arbuckle et de Wallace Reid.



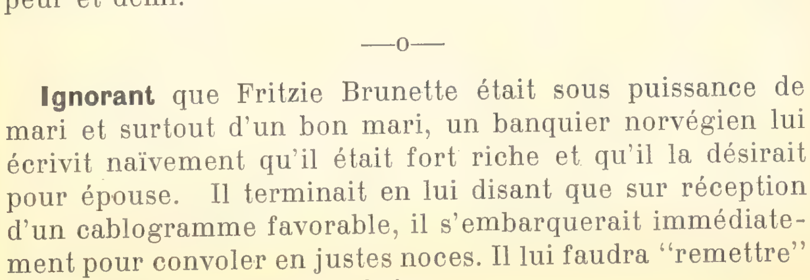
Tom Moore, de la Cie Goldwyn, dans une scène de "Officer 666".



A la recherche d'un site. Cecil-B. de Mille (assis); Aylwin Wickoff, chef opérateur (appuyé contre son appareil) et Gloria Swanson (au centre).

Un imposteur se donnant comme D.-V. Griffith, réalisait de jolis bénéfices en trichant au poker. Le véritable Griffith affirme qu'il ne joua qu'une fois au poker. Il ne fait pas difficulté, d'ailleurs, pour avouer qu'en cette seule fois, il trompa outrageusement son partenaire. A trompeur, trompeur et demi.

—o—



Ignorant que Fritzie Brunette était sous puissance de mari et surtout d'un bon mari, un banquier norvégien lui écrivit naïvement qu'il était fort riche et qu'il la désirait pour épouse. Il terminait en lui disant que sur réception d'un cablogramme favorable, il s'embarquerait immédiatement pour convoler en justes noces. Il lui faudra "remettre" à plus tard ce voyage cythèréen.



Jewel Carmen, de la Cie Fox, dans une scène de "The Bride of Fear".



H. B. Warner dans une scène de "One Hour Before Dawn" production qui est son début pour Pathé.



Charles Stuart Blackton, fils du commodore Blackton, et qui, à huit ans, interprète un rôle important dans "Passers-by" de la Cie Pathé.



Eulalie Jensen, beauté classique de la Cie Pathé.



Alice Lake, de la Cie Metro.



GERTRUDE OLMSTEAD

A gauche en haut, Dorothy Gish. A droite, Mae Murray. En bas, Ethel Clayton.

Carmel Myers
UNIVERSAL

Viola Dana

NAZIMOVA

Compagnie Metro

Chacune des apparitions de Nazimova nous rappelle l'origine orientale de celle que les Américains désignent comme la déesse de l'écran. Née sur les rives de la Mer Noire, elle a gardé de la race eurasienne toute la grâce languide du geste et de l'attitude, comme aussi cette expression mystérieuse du regard et des traits qui nous fait penser que les âmes d'orient récèlent des secrets pour nous toujours impénétrables.

Cette impénétrabilité apparente rend difficile une analyse psychologique. D'ailleurs, même quand nous étudions les mentalités de notre race, nous sommes obligés de nous cantonner dans le domaine de l'hypothèse et d'attribuer à autrui les sentiments qu'une intropection sévère nous fait voir en nous-mêmes. A plus forte raison devient-il extrêmement difficile d'élucider les arcanes d'un cerveau formé par des habitudes raciales si profondément différentes des nôtres.



Tout ce que nous pouvons affirmer sans crainte de nous abuser, c'est que l'esprit de Nazimova est doué au plus haut point du feu sacré de l'art. C'est à cette ignition dévorante de son être qu'elle doit le pouvoir d'incarner avec une vérité qui nous transporte d'admiration les personnages si divers des rôles dont elles assume l'interprétation.

Nazimova semble éprouver une prédilection pour les rôles orientaux. Il n'y a rien là qui nous surprenne. Même au sein de la civilisation américaine, elle reste soumise à la loi de l'hérédité et se voit contrainte d'obéir aux impulsions du sang oriental qui coule en ses veines. Cette disposition est heureuse car elle lui permet d'animer avec une vitalité intense des figures qu'un occidental ne saurait rendre que pâlement.

Seule une créature de l'Orient peut comprendre les particularités de la mentalité des peuples asiatiques. Il y a là un domaine immense qui s'étend des îles nipponnes aux frontières de Crimée. Mais une intelligence formée dans ce domaine possède la conpréhension de tout ce qui nous paraît anormal dans les moeurs des peuples qui l'habitent, de même que nous comprenons les âmes latines ou saxonnes qui — pour un hindou ou un japonais — sont pleines de mystère.

Nazimova est peut-être la plus grande artiste qui se soit donnée à l'écran. Elle exprime assez rarement de la joie. Ceci n'a rien que de très naturel. L'oriental, par tempérament est disposé pour la mélancolie, sinon pour le pessimisme. Mais avec quelle intense force se montre-t-elle douée d'une sombre ardeur! Avec quelle réalité retrace-t-elle les concepts sauvagement mystiques que nourrit en soi tout oriental.

Voyez-la dans la Lanterne Rouge. MaMlgré qu'elle ait reçu une éducation essentiellement européenne, elle ne parvient pas à se dégager de l'emprise d'un long passé et c'est avec la résignation joyeuse de la vraie chinoise qu'elle se sacrifie, car elle est possédée de cette croyance bien boudhique qu'au delà des contingences méprisables de la vie terrestre, l'esprit trouve, en abandonnant sa prison de chair, l'extatique béatitude d'un repos sans désir ni pensée.

Nous devons voir en Nazimova la plus parfaite image de ce que nous appelons une artiste et dire qu'elle est — pour le cinema — ce que Sarah Bernhardt est pour la tragédie.

—— o ——

La musique dans les studios

Est-elle appelée à devenir une institution permanente et indispensable à la fabrication des films

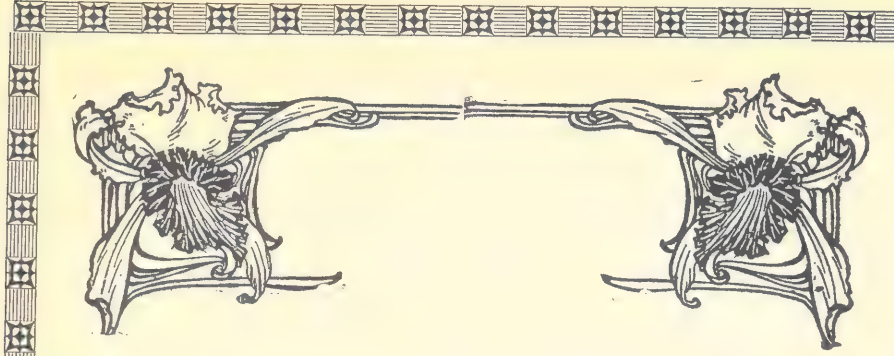
M. Henry King, directeur de la Cie Jesse-D. Hampton, dit que l'an dernier une vague de folie musicale balaya les studios. Des orchestres migrateurs y apparurent et certains s'y établirent à demeure.

Ils accompagnent les acteurs dans leurs nombreux déplacements, jouent pour eux sur la scène du studio de leur résidence et scandent chacun de leurs mouvements. Quelques étoiles, masculines ou féminines, se sont éprises à tel point de ces harmonies, qu'elles déclarent qu'il leur serait impossible d'exprimer les sentiments de leur rôle sans un accompagnement ad hoc.

Les effets psychologiques de la musique sur les émotions ne sauraient être contestés. A l'heure actuelle la musique de studio n'est autre chose qu'une innovation. Il ne faudrait pas s'étonner qu'elle se transformât en une institution.

Ne vous êtes-vous jamais trouvé dans un théâtre au moment où l'orchestre devenait subitement silencieux? Aussi fortement que vous fussiez absorbé par l'action, ne vous sembla-t-il pas alors que quelque chose manquait et que la réalité du drame s'amoindrissait?

Si tel est l'effet de la musique sur des auditoires quelque peu profanes, jugez de ce qu'il peut être sur des artistes dont la valeur professionnelle dépend de leurs facultés émotives? Les écrivains qui produisent des films se rendent maintenant compte de cette particularité et notent soigneusement les réactions des artistes. Suivez avec soin les dévloppements de la musique de studios; son extension ne sera pas pour un petit sujet d'étonnement.



L'Enseignement par le cinématographe en Chine

Il devient possible grâce à une réforme du système d'écriture

L'origine de la civilisation chinoise est terriblement lointaine. Quelques historiens, se basant sur d'antiques chroniques qui furent retrouvées dans la bibliothèque impériale à Pékin, lui attribuent un passé de plus de dix mille ans. On peut admettre que les chroniqueurs, en dressant la fantastique liste des dynasties qui se succédèrent sur le trône du Céleste Empire aient cédé au patriotique désir d'augmenter l'âge de l'accession de la Chine au rang des nations civilisés, mais il n'en reste pas moins vrai que le pays de Longue Muraille était depuis longtemps pourvu d'un système politique avancé au temps où l'Europe se débattait dans l'incertitude provoquée par les migrations barbares.

Et cependant, malgré cette antiquité de sa civilisation, la Chine ne possède pas encore de langage national. On peut dire, sans paradoxe, que jusqu'à une époque toute récente, il n'existait pas dans cet immense territoire, de moyens de communication verbale. Les populations d'une partie de Chine ne pouvaient se faire comprendre des populations des autres parties. Il eut été difficile de trouver, dans les masses populaires, des gens capables d'écrire; des parents séparés étaient dans l'impossibilité de correspondre épitolairement entre eux car cinq personnes seulement sur cent savent lire en Chine et à peine deux sur cent peuvent tracer à l'aide du pinceau, les caractères idéographiques qui constituent l'écriture. Apprendre à écrire était aussi laborieux pour un chinois qu'il l'est pour nous d'apprendre le grec.

Le sentiment national n'existait pas en Chine, à proprement parler. On n'y trouvait que quatre cent millions d'individus groupés géographiquement. Ce qui advenait en une région laissait les autres parfaitement indifférentes. La révolution de Pékin ne provoqua que peu d'émoi à Canton; il faut le dire, la plupart des nouvelles se transmettaient verbalement et étaient exposées aux altérations qui frappent les récits ainsi colportés.

Le désir de fréquenter d'école était le résultat d'une ambition démesurée. Il fallait six ans pour apprendre à lire. Pendant des années, des missionnaires américains ont rêvé de construire des machines à écrire en chinois. Mais le clavier de semblables machines eut comporté pour le moins six mille touches. Il eut été bien plus étendu que celui d'un piano.

Le pays courait le risque d'une invasion qu'il n'eut pu arrêter, par le seul fait que ses populations n'étaient pas liées par une langue commune.

De jeunes intellectuels chinois, mesurant ce danger, entreprirent une campagne pour l'institution d'un langage national écrit. Une sérieuse étude de la question démontra que le langage mandarin, l'organe de la Cour, était cependant la plus répandu. Le gouvernement manda à Pékin les savants les plus éminents et leur confia la lourde tâche d'élaborer un langage écrit simplifié.

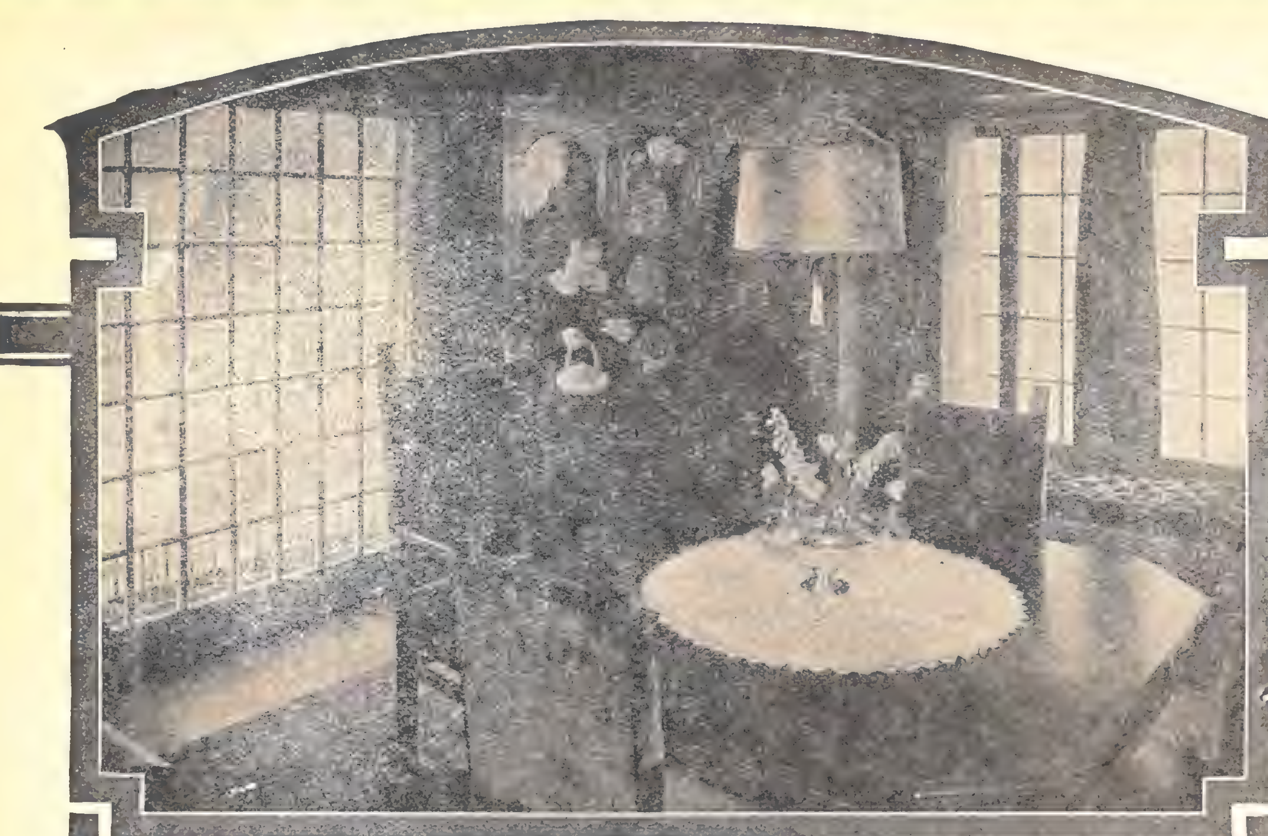
Le plus grand obstacle qu'ils rencontrèrent fut celui des tons du langage parlé. Un mot prononcé avec une intonation particulière prend une signification toute différente de celle qu'il aurait s'il était prononcé d'autre manière. Le dictionnaire de Gileman indique 165 prononciations différents du mot "chic" et une variation correspondante des significations. Ces singularités faisaient le désespoir des missionnaires étrangers.

Les 6,000 caractères du langage mandarin viennent d'être remplacés par un alphabet de trente-neuf lettres auquel les savants assemblés à Pékin donnèrent le nom de Chu Yin Tzu Mu. Cet alphabet constitue la nouvelle écriture nationale.

Le langage ainsi modifié se propagea dans toute la Chine avec la rapidité d'un feu de prairie. Depuis la promulgation de ce système phonétique, une révolution morale s'est effectuée silencieusement. Alors qu'ils devaient consacrer six ans à l'étude de la lecture, les Chinois peuvent apprendre maintenant à lire dans l'espace d'un mois.

Le "Community Motion Picture Bureau", de New-York, une organisation qui répand des films non destinés au pur plaisir s'occupe actuellement de traduire les légendes de ses productions dans le nouveau langage. Les vues qu'elle donne sont d'une nature instructive et ont principalement pour but de démontrer aux Chinois les avantages de nos systèmes industriels et gouvernementaux. Jusqu'ici, il avait été nécessaire de se limiter aux films deprésentant des voyages parce que les Chinois n'en pouvaient comprendre d'autres. Grâce à l'introduction du nouvel alphabet, la grande masse de la population chinoise va pouvoir se pénétrer des bienfaits de la civilisation américaine et nous ne doutons pas qu'avec l'intelligence aiguë qui les caractérise, les chinois sauront faire leur profit de telles exhibitions.


LOUISE FAZENDA
MACK SENNETT COMEDIES



Ethel Clayton chez elle



On se doute volontiers que les appartements d'une étoile de cinéma n'ont qu'une lointaine ressemblance avec le cellule d'un anachorète. Les salaires princiers touchés par les artistes de renom leur permettent d'ailleurs tout le confortable désiré. Ethel Clayton s'est assurée ce confortable par un luxe de bon goût qui fait de sa résidence une des plus charmantes que l'on puisse rêver.

Un coup d'oeil dans les appartements d'Ethel Clayton.



LA FAUSSE ROUTE



Production de la Cie Paramount-Artcraft

Enid Bennett tient dans cette pièce un rôle qui, de prime abord, paraît contraire à son caractère mais elle s'en acquitte néanmoins avec une maîtrise peu ordinaire et qui prouve bien la souplesse de son talent. Elle joue le rôle de Betty Palmer, jeune fille affiliée à une bande d'escrocs et amoureuse de Roger Moran, récemment sorti de prison.

Elle participe au vol d'une banque puis enfin, conseillée par Roger Moran qui est maintenant un honnête homme, elle sort enfin de sa "fausse route" et épouse celui que son coeur aime.



Quelques scènes de "La Fausse Route".



LE TELEGRAMME DE Mme TEMPLE

Production de la Cie Paramount-Artcraft

Mme Temple est jalouse de son mari; elle croît toujours qu'une autre femme veut le lui enlever. Or, il y a précisément une jeune femme, un "vampire" qui fait de l'oeil à M. Jack Temple... Puis, ce qui est terrible, M. Temple et le "vampire" sont un soir enfermés tous deux par erreur sur le toit d'un hôtel ce qui ennuie fort le vertueux mari. Il ne sait, le lendemain, comment expliquer son absence à sa femme, il lui conte des mensonges et il en résulte des quiproquos extraordinaires.

Finalement, quand la situation paraît désespérée, tout s'arrange. Il n'y avait pas plus de vampire que dans le creux de la main: c'était une cousine de Mme Temple et que celle-ci avait chargée d'éprouver son mari. Désormais, Mme Temple, bien rassurée, ne sera plus jalouse.

BRYANT WASHBURN dans "Le Télégramme de Mme Temple"



MARY MILES MINTER dans plusieurs scènes de "Nurse Marjorie".



GERALDINE FARRAR



OLGA PETROVA



JULIETTE DAY



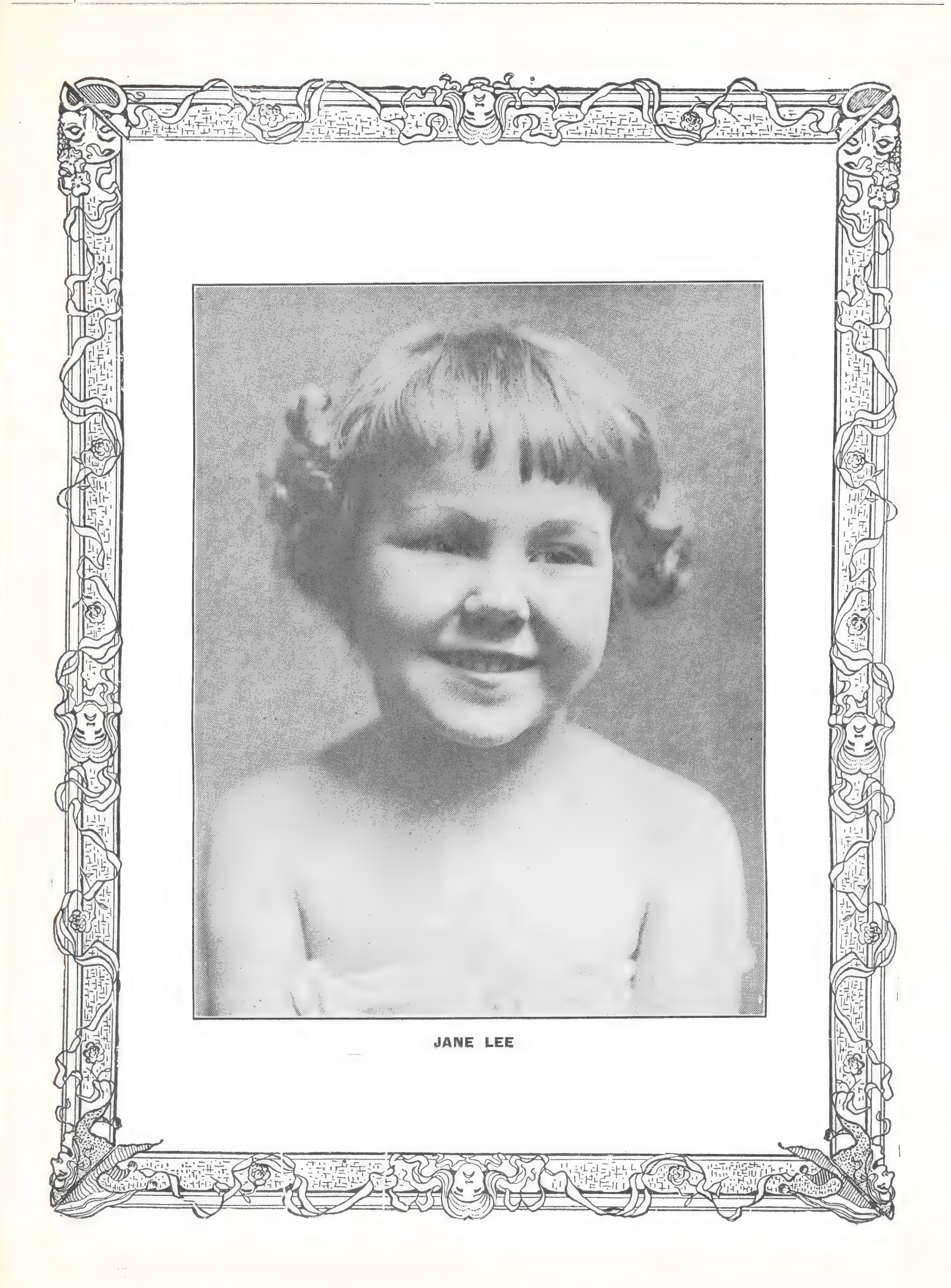
MADGE KENNEDY



WALLACE REID



MARGARET ILLINGTON



JANE LEE



PHYLLIS HAVER, de la Cie Mack Sennett.

Pourquoi changer d'épouse ?

Production de la Cie Paramount-Artcraft



ROLES

Robert Gordon....................Thomas Meighan
Beth Gordon...........................Gloria Swanson
Sally Clark................................Bébé Daniels
Radinoff.................................Théodore Kosloff
Le Docteur...........................Clarence Geldart
Tante Kate...............................Sylvia Ashton
Harriette.......................................Maym Kelso
Le valet...............................Lucien Littlefield
La servante.......................Edna Mae Cooper

Robert Gordon et Beth sont mariés depuis dix ans mais le pot-au-feu conjugal les a fatigués et Robert divorce pour épouser Sally qui a su l'enjoler. Mauvaise opération, car il reconnaît ensuite que la première femme valait mieux que la seconde. Une nouvelle séparation et un remariage remet les choses dans leur état primitif. Entre nous, c'est du bouleversement quelque peu "abracadabrant", mais le talent de Thomas Meighan et de Bébé Daniels relève heureusement le tout. La sauce fait passer le poisson...



MAY ALLISON

Etoile de la Compagnie Métro

Venue des terres ensoleillées du Sud, May Allison se trouva un beau matin au milieu du tumulte de New-York, pourvue de son seul sourire, de ses cheveux lumineux, d'une voix pleine d'ensorcelante mélodie. D'expérience théâtrale elle n'avait mie; mais une immense confiance en l'avenir compensait cette lacune.

Cette belle confiance fut ébranlée quand, s'étant présenté à M. Henry W. Savage et en ayant sollicité un emploi, ce dernier lui demanda son nom, son pauvre nom inconnu de tout le monde. Elle avait préparé une foule de pseudonymes prestigieux, Clarice Von Alstyne, Gwendslyn de Reske, etc. Elle n'eut pas l'audace d'en proférer un seul et ce fut dans un soupir qu'elle prononça le sien propre:

—May Allison!

Elle fut cependant agréée et se montra bientôt dans le rôle de "Vanité", et d'"Everywoman". Plus tard, elle incarna la "Beauté", dans la même production symbolique. La saison suivante la trouva partageant avec Ina Claire la gloire d'interpréter "The Quaker Girl".

De la scène, elle passa à l'écran. Elle ne tarda pas à se révéler comme une étoile et c'est à ce titre qu'elle entra au service de l'American Mutual Company pour s'affilier ensuite à la Compagnie Métro.

May Allison est merveilleusement doué pour le Cinéma. D'une versatilité surprenante qui lui permet de laisser son rôle tragique et d'entreprendre immédiatement un rôle des plus burlesques, elle joint à cette qualité maîtresse une beauté délicieuse. Lorsque, vêtue d'une ample robe blanche, elle apparaît dans le studio, ses cheveux d'or cendré nimbant son front d'ivoire, ses grands yeux violets où rutilent des paillettes de bronze illuminant son visage, sa bouche purpurine s'entrouvrant dans un ris qui dévoile ses adorables dents, elle éblouit tous ceux qui la contemplent.

Elle évoque, souple et sculpturale, la Niké de Samo-corps galbé comme une belle thrace. Sur les lignes de son amphore, l'étoffe légère se roule avec des plis aériens et c'est merveille de la voir, comparable en ce vêtement vaporeux, à une fleur aux fragrances subtiles, offrir l'eurythmie de ses formes et de son geste.

———o———

SAN-FRANCISCO V. LOS ANGELES

San Francisco n'a pas perdu tout espoir d'attirer sur son territoire quelques-unes des firmes établies à Los Angeles. Récemment, ses édiles ont acquis un terrain de 37 acres à San Mateo, et se proposent d'y faire construire un studio qui leur reviendra à 300,000 dollars.

———o———

KATHERINE McGUIRE

Compagnie des Comédies de Mac Sennett

Tous les types s'assemblent dans les réunions de beauté de Mac Sennett et c'est l'habitude de ce rusé producteur de comédies, de retenir par ses contrats autant de genres de féminités qu'il existe de femmes.

Katherine McGuire qui tantôt apparaît comme une Vénus sortant de l'onde, tantôt comme une nurse à la fois humble et coquette, est la typification parfaite de la femme dont l'âme est toute vibrante de sentiments. De plus, sa modestie, qui lui fait nier qu'elle soit très charmante, est la meilleure preuve de ces charmes qu'elle réfute.





Robert Warwick, de la Cie Famous Players.



William S. Hart, dans une scène de "Toll Gate".

Hobart Bosworth, dans le drame splendide "Behind the Door".



La fille de l'ex-président Taft, en visite aux studios de la Cie Metro et s'essayant à la manivelle du camera sous la direction de May Allison.



Walter Hiers, le directeur Donald Crisp et Wanda Hawley préparant une production de la Cie Paramount.

VIVIAN MARTIN

Aventures extraordinaires de Joseph Rouletabille, reporter

LE PARFUM DE LA DAME EN NOIR

par GASTON LEROUX

Le mariage de Mathilde Stangerson et de Robert Darzac a lieu à Paris dans la plus stricte intimité. Après le mariage les époux Darzac veulent revoir Rouletabille, mais il a disparu, Mathilde remet pour lui, une lettre à Sainclair. Ce dernier retrouve le jeune homme et part avec lui pour Tréport, chercher le Parfum de la dame en noir.

Au cours de son voyage, Rouletabille est confirmédans son idée qu'il est le fils de Mathilde. Mais ce secret, Sainclair et lui, seulement, sont seuls à le connaître. Ils reviennent à Paris, rappelés en hâte par madame Darzac.

Mathilde ayant revu Larsan s'était empressée d'appeler Rouletabille à son secours. Devant ces nouvelles menaces d'un danger encore inconnu, retirés chez leurs amis Scott, le jeune garçon établit aussitôt dans le château, une barricade pour défendre Mde Darzac contre Larsan.

No 4 (suite)

Embrassant ses genoux, elle lui avait raconté le drame de son coeur et de sa jeunesse. le professeur Stangerson avait serré dans ses bras tremblants son enfant chérie; il avait déposé le baiser du pardon sur sa tête adorée, il avait mêlé ses larmes aux sanglots de celle qui avait expié sa faute jusque dans la folie, et il lui avait juré qu'elle ne lui avait jamais été plus précieuse que depuis qu'il savait ce qu'elle avait souffert. Et elle s'en était allée un peu consolée. Mais lui, resté seul, se releva un autre homme... un homme seul, tout seul... l'homme seul! Le professeur Stangerson avait perdu sa fille et ses dieux!

Il l'avait vue avec indifférence se marier à Robert Darzac, qui avait été, cependant, son élève le plus cher. En vain, Mathilde s'efforçait-elle de réchauffer son père d'une tendresse plus ardente. Elle sentait bien qu'il ne lui appartenait plus, que son regard se détournait d'elle, que ses yeux vagues fixaient dans le passé une image qui n'était plus la sienne, mais qui l'avait été, hélas! et que, s'ils revenaient à elle, à elle Mme Darzac, c'était pour apercevoir à ses côtés, non point la figure respectée d'un honnête homme, mais la silhouette éternellement vivante, éternellement infâme, de l'autre! de celui qui avait été le premier mari, de celui qui lui avait volé sa fille!... Il ne travaillait plus!... Le grand secret de la "Dissociation de la matière" qu'il s'était promis d'apporter aux hommes retournerait au néant d'où, un instant, il l'avait tiré, et les hommes iraient, répétant pendant des siècles encore, la parole imbécile: "Ex nihilo nihil!"

Le repas était rendu plus lugubre encore par le cadre dans lequel il nous était servi, cadre sombre, éclairé d'une lampe gothique, de vieux candélabres de fer forgé, entre des murs de forteresse garnis de tapisseries d'Orient et contre lesquels s'appuyaient de vieilles armoires datant de la première invasion sarrasine, et des sièges à la Dagobert.

A tour de rôle, j'examinais les convives, et ainsi m'apparaissaient les causes particulières de la tristesse générale. M. et Mme Robert Darzac étaient à côté l'un de l'autre. La maîtresse de céans n'avait évidemment point voulu séparer des époux aussi neufs, dont l'union ne datait que de l'avant-veille. Des deux, je dois dire que le plus désolé était, sans contredit, notre ami Robert. Il ne prononçait pas une parole. Mme Darzac, elle, se mêlait encore à la conversation, échangeait quelques réflexions banales avec Arthur Rance. Devrais-je ajouter même, à ce propos, qu'après la scène à laquelle j'avais assisté du haut de ma fenêtre entre Rouletabille et Mathilde je m'attendais à voir celle-ci plus atterrée... quasi anéantie par cette vision menaçante d'un Larsan surgi des eaux. Mais non! bien au contraire, je constatais une remarquable différence entre l'aspect effaré sous lequel elle nous était apparue précédemment à la gare, par exemple, et celui-ci qui était presque entièrement de sang-froid. On eût dit que cette apparition l'avait plutôt soulagée et quand je fis part, dans la soirée, de cette réflexion à Rouletabille, le jeune reporter fut de mon avis et m'expliqua cette apparente anomalie de la façon la plus simple. Mathilde ne devait rien tant redouter que de redevenir folle, et la certitude cruelle où elle était maintenant de ne pas avoir été victime de l'hallucination de son cerveau troublé avait certainement servi à lui rendre un peu de calme. Elle préférait encore avoir à se défendre de Larsan vivant que de son fantôme! Dans la première entrevue qu'elle avait eue avec Rouletabille dans la Tour Carrée pendant que j'achevais ma toilette, elle avait, du reste, semblé à mon jeune ami tout à fait hantée par cette idée qu'elle redevenait folle! Rouletabille, me racontant cette entrevue, m'avoua qu'il n'avait pu lui rendre quelque tranquillité qu'en prenant le contre-pied de tout ce qu'avait fait Robert Darzac, c'est-à-dire en ne lui cachant point que ses yeux avaient bien vu clair et vu Frédéric Larsan! Quand elle sut que Robert Darzac ne lui avait dissimulé cette réalité que par la crainte qu'elle n'en fût épouvantée et qu'il avait été le premier à télégraphier à Rouletabille de venir à leur secours, elle avait poussé un soupir qui ressemblait à s'y méprendre à un sanglot. Elle avait pris les mains de Rouletabille et les avait soudain couvertes de baisers, comme une mère fait, dans un accès de gloutonnerie adorable, aux mains de son tout petit enfant. Evidemment, elle était instinctivement reconnaissante au jeune homme vers lequel elle se sentait irrésistiblement portée par toutes les forces mystérieuses de son être maternel, de ce qu'il repoussait, d'un mot, la

Publié en vertu d'un traité avec la Société des Gens de Lettres. Commencé dans le No d'Août 1920.

folie qui rôdait toujours autour d'elle et qui, de temps en temps, revenait frapper à sa porte. C'est dans ce moment qu'ils avaient aperçu, tous deux en même temps, par la fenêtre de la tour, Frédéric Larsan, debout, dans sa barque. Ils l'avaient d'abord regardé avec stupeur, immobiles et muets. Puis un cri de rage s'était échappé de la gorge angoissée de Rouletabille et celui-ci avait voulu se précipiter, courir sus à l'homme! Nous avons vu comment Mathilde l'avait retenu, s'accrochant à lui jusque sur le parapet... Evidemment, c'était horrible, cette résurrection naturelle de Larsan, mais moins horrible que la résurrection continuelle et surnaturelle d'un Larsan qui n'existerait que dans son cerveau malade!... Elle ne voyait plus Larsan partout. Elle le voyait où il était!

A la fois nerveuse et douce, tantôt patiente et par instants impatiente, Mathilde, tout en répondant à Arthur Rance, prenait de M. Darzac les soins les plus charmants, les plus tendres. Elle était pleine d'attention, le servant elle-même, avec un admirable et sérieux sourire, veillant à ce qu'il n'eût point la vue fatiguée par l'approche trop brusque d'une lumière. Robert la remerciait et semblait, je dois bien le constater, affreusement malheureux. Et j'étais bien obligé de me rappeler que le malencontreux Larsan était arrivé à temps pour rappeler à Mme Darzac qu'avant d'être Mme Darzac elle était Mme Jean Roussel-Ballmeyer-Larsan devant Dieu et même, au regard de certaines lois transatlantiques, devant les hommes.

Si le but de Larsan avait été, en se montrant, de porter un coup affreux à un bonheur qui n'était encore qu'en expectative, il avait pleinement réussi!... Et, peut-être, en historien exact de l'événement, devons-nous appuyer sur ce fait moral, grandement à l'honneur de Mathilde, que ce n'est point seulement l'état de désarroi où se trouvait son esprit à la suite de la réapparition de Larsan, qui l'incita à faire comprendre à Robert Darzac, le premier soir où ils se trouvèrent face à face—enfin seuls!—dans l'appartement de la Tour Carrée, que cet appartement était assez vaste pour y loger séparément leurs deux désespoirs; mais ce fut encore le sentiment du devoir, c'est-à-dire de ce qu'ils se devaient chacun à tous deux, qui leur dicta la plus noble et la plus auguste des décisions! J'ai déjà dit que Mathilde Stangerson avait été très religieusement élevée, non point par son père qui était assez indifférent sur ce chapitre, mais par les femmes et surtout par sa vieille tante de Cincinnati. Les études auxquelles elle s'était livrée par la suite, aux côtés du professeur s'était bien gardé d'influencer en quoi que ce fût, à ce propos, l'esprit de sa fille. Celle-ci avait conservé, même au moment le plus redoutable de la création du néant, théorie sortie du cerveau de son père, ainsi que celle de la dissociation de la matière, la foi des Pasteur et des Newton. Et elle disait couramment que, s'il était prouvé que tout venait de rien, c'est-à-dire de l'éther impondérable, et retournait à ce rien, pour en ressortir éternellement, grâce à un système qui se rapprochait d'une façon singulière des fameux atomes crochus des anciens, il restait à prouver que "ce rien, origine de tout, n'avait pas été créé par Dieu". Et, en bonne catholique, ce Dieu, évidemment, était le sien, le seul qui eût son vicaire ici-bas, appelé pape. J'aurais peut-être passé sous silence les théories religieuses de Mathilde si elles n'avaient été d'un appoint certain dans les résolutions qu'elle eut à prendre vis-à-vis de son nouvel époux devant les hommes, quand il lui fut révélé que son mari devant Dieu était encore de ce monde. La mort de Larsan ayant paru certaine, elle était allée à une nouvelle bénédiction nuptiale avec l'assentiment de son confesseur, en veuve. Et voilà qu'elle n'était plus veuve, mais bigame devant Dieu! Au surplus, une telle catastrophe n'était point irrémédiable et elle dut elle-même faire luire aux yeux attristés de ce pauvre M. Darzac la perspective d'un sort meilleur qui serait arrangé comme il convient par la cour de Rome, à laquelle, le plus vite possible, il faudrait soumettre le litige. Bref, en conclusion de tout ce qui précède, M. et Mme Robert Darzac, quarante-huit heures après leur mariage à Saint-Nicolas du Chardonnet, faisaient chambre à part, au fond de la Tour Carrée. Le lecteur comprendra alors qu'il n'en fallait peut-être point davantage pour expliquer l'irrémédiable mélancolie de Robert et les soins consolateurs de Mathilde.

Sans être précisément au courant, ce soir-là, de tous ces détails, j'en soupçonnais néanmoins le plus important. De M. et de Mme Darzac, mes yeux s'en furent au voisin de celle-ci, M. Arthur-William Rance, et ma pensée déjà s'emparait d'un nouveau sujet d'observation, lorsque le maître d'hôtel vint nous annoncer que le concierge Bernier demandait à parler tout de suite à Rouletabille. Celui-ci se leva aussitôt, s'excusa, et sortit.

—Tiens! fis-je, les Bernier ne sont donc plus au Glandier!

On se rappelle, en effet, que ces Bernier—l'homme et la femme—étaient les concierges de M. Stangerson à Sainte-Geneviève-des-Bois. J'ai raconté dans "le Mystère de la Chambre Jaune", comment Rouletabille les avait fait remettre en liberté, alors qu'ils étaient accusés de complicité dans l'attentat du pavillon de la Chênaie. Leur reconnaissance pour le jeune reporter, à cette occasion, avait été des plus grandes, et Rouletabille avait pu, dès lors, faire état de leur dévouement. M. Stangerson répondit à mon interpellation en m'apprenant que tous ses domestiques avaient quitté le Glandier qu'il avait à jamais abandonné. Comme les Rance avaient besoin de concierges pour le fort d'Hercule, le professeur avait été heureux de leur céder ces loyaux serviteurs dont il n'avait jamais eu à se plaindre, en dehors d'une petite histoire de braconnage qui avait failli tourner si mal pour eux. Maintenant, ils logeaient dans l'une des tours de la poterne d'entrée dont ils avaient fait leur loge et d'où ils surveillaient le mouvement d'entrée et de sortie du fort d'Hercule.

Rouletabille n'avait pas paru le moins du monde étonné quand le maître d'hôtel lui avait annoncé que Bernier désirait lui dire un mot: c'était donc, pensai-je, qu'il était déjà au fait de leur présence aux Rochers Rouges. En somme, je découvrais—sans en être stupéfait, du reste—que Rouletabille avait sérieusement employé les quelques minutes pendant lesquelles je le croyais dans sa chambre et que j'avais consacrées, moi, à ma toilette ou à d'inutiles bavardages avec M. Darzac.

Ce départ inattendu de Rouletabille jeta un froid. Chacun se demandait si cette absence ne coïncidait point avec quelque événement important relatif au retour de Larsan, Mme Robert Darzac était inquiète. Et, parce que Mathilde se montrait fâcheusement impressionnée, je vis bien que M. Arthur Rance crut bon de manifester, lui aussi, un discret émoi. Ici, il est bon de dire que M. Arthur Rance et sa femme n'étaient point au courant de tous les malheurs de la fille du professeur Stangerson. On avait, naturellement, jugé inutile de leur faire part du mariage secret de Mathilde et de Jean Roussel, devenu Larsan. C'était là un secret de famille. Mais ils savaient mieux que n'importe qui—Arthur Rance pour avoir été mêlé au drame du Glandier, et sa femme parce que son mari le lui avait raconté—avec quel acharnement le célèbre agent de la Sûreté avait poursuivi celle qui devait être un jour Mme Darzac. Les crimes de Larsan s'expliquaient naturellement aux yeux d'Arthur Rance par une passion désordonnée, et il ne faut point s'étonner qu'un homme qui avait

été si longtemps épris de Mathilde que le phrénologue américain n'eût point cherché à l'attitude de Larsan d'autre explication que celle d'un amour furieux et sans espoir. Quant à Mrs Edith, je me rendis bientôt parfaitement compte que les raisons du drame du Glandier ne lui semblaient point aussi simples que voulait bien le dire son mari. Pour qu'elle pensât comme celui-ci, il eût fallu qu'elle éprouvât pour Mathilde un enthousasme approchant de celui d'Arthur Rance et, bien au contraire, toute son attitude, que j'observais à loisir, sans qu'elle s'en doutât, disait: "Mais, enfin! qu'a donc cette femme de si étonnant pour avoir inspiré des sentiments aussi chevaleresques, aussi criminels à des coeurs d'hommes, pendant de si longues années?... Eh quoi! la voilà donc cette femme pour laquelle, policier, on tue; pour laquelle, sobre, on s'enivre; et pour laquelle on se fait condamner, innocent? Qu'a-t-elle de plus que moi qui n'ai su que me faire platement épouser par un mari que je n'aurais jamais eu si elle ne l'avait pas repoussé? Oui, qu'a-t-elle? Elle n'a même plus la jeunesse! Et cependant, mon mari m'oublie pour la regarder encore!" Voilà ce que je lus dans les yeux de Mrs Edith qui regardait son mari regarder Mathilde. Ah! les yeux noirs de la douce, de la langoureuse Mrs Edith!

Je me félicite de ces présentations nécessaires que je viens de faire au lecteur. Il est bon qu'il sache les sentiments qui habitent le coeur de chacun, dans le moment que chacun va avoir un rôle à jouer, dans l'étrange et inouï drame qui se prépare dans l'ombre, dans l'ombre qui enveloppe le fort d'Hercule. Et encore, je n'ai rien dit du vieux Bob, ni du prince Galitch, mais leur tour, n'en doutez point, viendra. C'est que j'ai pris comme règle, dans une affaire aussi considérable, de ne peindre choses et gens qu'au fur et à mesure de leur apparition au cours des événements. Ainsi le lecteur passera par toutes les alternatives, que quelques-uns de nous ont connues, d'angoisse et de paix, de mystère et de clarté, d'incompréhension et de compréhension! Tant mieux si la lumière définitive se fait dans l'esprit du lecteur avant l'heure où elle m'est apparue. Comme il disposera, ni plus ni moins, des mêmes moyens que nous pour voir clair, il se sera prouvé à lui-même qu'il jouit d'un cerveau digne du crâne de Rouletabille.

Nous achevâmes ce premier repas sans avoir revu notre jeune ami et nous nous levâmes de table sans nous communiquer le fond de notre pensée qui était des plus troubles. Mathilde s'enquit immédiatement de Rouletabille quand elle fut sortie de la Louve, et je l'accompagnai jusqu'à l'entrée du fort. M. Darzac et Mrs Edith nous suivaient. M. Stangerson avait pris congé de nous. Arthur Rance, qui avait un instant disparu, vint nous rejoindre comme nous arrivions sous la voûte. La nuit était claire, tout illuminée de lune. Cependant, on avait allumé des lanternes sous la voûte qui retentissait de grands coups sourds. Et nous entendîmes la voix de Rouletabille qui encourageait ceux qui l'entouraient: "Allons! encore un effort!" disait-il, et des voix, après la sienne, se mettaient à haleter comme font les marins qui halent les barques sur la jetée, à l'entrée des ports. Enfin, un grand tumulte nous emplit les oreilles. On se serait cru dans une cloche. C'étaient les deux vantaux de l'énorme porte de fer qui venaient de se rejoindre pour la première fois depuis plus de cent ans.

Mrs Edith s'étonna de cette manoeuvre de la dernière heure et demanda ce qu'était devenue la grille qui faisait jusqu'alors fonction de porte. Mais Arthur Rance lui saisit le bras et elle comprit qu'elle n'avait qu'à se taire, ce qui ne l'empêchat point de murmurer: "Vraiment, ne dirait-on pas que nous allons subir un siège?" Mais Rouletabille entraînait déjà tout notre groupe dans la baille, et nous annonçait, en riant, que, si nous avions par hasard le désir d'aller faire un tour en ville, il fallait pour ce soir-là y renoncer, attendu que ses ordres étaient donnés et que nul ne pouvait plus sortir du château, ni y entrer. Le père Jacques, ajouta-t-il, toujours en affectant de plaisanter, était chargé par lui d'exécuter la consigne et chacun savait qu'il était impossible de séduire ce vieux serviteur. C'est ainsi que j'appris que le père Jacques, que j'avais connu au Glandier, avait accompagné le professeur Stangerson à qui il servait de valet de chambre. La veille, il avait couché dans un petit cabinet de la Louve, attenant à la chambre de son maître, mais Rouletabille avait changé tout cela, et c'était le père Jacques, maintenant, qui avait pris la place des concierges dans la tour.

—Mais où sont les Bernier? demanda Mrs Edith, intriguée.

—Ils sont déjà installés dans la Tour Carrée, dans la chambre d'entrée, à gauche; ils serviront de concierges à la Tour Carrée!... répondit Rouletabille.

—Mais la Tour Carrée n'a pas besoin de concierges! s'écria Mrs Edith, dont l'ahurissement était sans bornes.

—C'est ce que nous ne savons pas, Madame, répliqua le reporter sans explication.

Mais il prit à part M. Arthur Rance et lui fit comprendre qu'il devait mettre sa femme au courant de la réapparition de Larsan. Si l'on prétendait cacher la vérité plus longtemps à M. Stangerson, on ne pouvait guère y parvenir sans l'aide intelligente de Mrs Edith. Enfin, il était bon que chacun, désormais, au fort d'Hercule, fût préparé à tout, autrement dit, ne fût surpris par rien!

Là-dessus, il nous fit traverser la baille et nous nous trouvâmes à la poterne du jardinier. J'ai dit que cette poterne commandait l'entrée de la seconde cour; mais il y avait beau temps qu'à cet endroit le fossé avait été comblé. Autrefois, il y avait là un pont-levis. Rouletabille, à notre grande stupéfaction, déclara que le lendemain il ferait dégager le fossé et rétablir le pont-levis!

Dans le moment même, il s'occupait de faire fermer, par les gens du château, cette poterne par une sorte de porte de fortune en attendant mieux, fait de planches et de vieux bahuts que l'on avait sortis de la bâtisse du jardinier. Ainsi, le château se barricadait et Rouletabille était seul maintenant à en rire tout haut; car Mrs Edith, mise rapidement au courant par son mari, ne disait plus rien, se contentant de s'amuser "in petto" prodigieusement qui transformaient son vieux château fort en place imprenable parce qu'ils redoutaient l'approche d'un homme, d'un seul homme!... C'est que Mrs Edith ne connaissait point cet homme-là et qu'elle n'avait pas passé par le Mystère de la Chambre Jaune! Quant aux autres—et Arthur Rance lui-même était de ceux-là—ils trouvaient tout naturel et obsolument raisonnable que Rouletabille les fortifiât contre l'inconnu, contre ce on ne savait quoi qui rôdait dans la nuit, autour du fort d'Hercule!

A cette poterne, Rouletabille n'avait placé personne, car il se réservait ce poste cette nuit-là, pour lui-même. De là, il pouvait surveiller et la première et la seconde cour. C'était un point stratégique qui commandait tout le château. On ne pouvait parvenir du dehors jusqu'aux Darzac qu'en passant d'abord par le père Jacques, par Rouletabille et par le ménage Bernier qui veillait sur la porte de la Tour Carrée. Le jeune homme avait décidé que les veilleurs désignés ne se coucheraient pas. Comme nous passions près du puits de la Cour du Téméraire, je vis à la clarté de la lune qu'on avait dérangé la planche circulaire qui le fermait. Je vis aussi, sur la margelle, un seau atta-

ché à une corde. Rouletabille m'expliqua qu'il avait voulu savoir si ce vieux puits correspondiat avec la mer et qu'il y avait puisé une eau absolument douce, preuve que cette eau n'avait aucune relation avec l'élément salé. Il fit quelques pas alors avec Mme Darzac qui prit aussitôt congé de nous et entra dans la Tour Carrée. M. Darzac, sur la prière de Rouletabille, resta avec nous, ainsi qu'Arthur Rance. Quelques phrases d'excuses à l'adresse de Mrs Edith firent comprendre à celle-ci qu'on la priait poliment de s'aller coucher, ce qu'elle fit d'une grâce assez nonchalante et en saluant Rouletabille d'un ironique: "Bonsoir, monsieur le capitaine!"

Quand nous fûmes seuls, entre hommes, Rouletabille nous entraîna vers la poterne, dans la petite chambre du jardinier; c'était une pièce fort obscure, basse de plafond, où l'on se trouvait merveilleusement blottis pour voir sans être vus. Là, Arthur Rance, Robert Darzac, Rouletabille et moi, dans la nuit, sans même avoir allumé une lanterne, nous tînmes notre premier conseil de guerre. Ma foi, je ne saurais quel autre nom donner à cette réunion d'hommes effarés, réfugiés derrière les pierres de ce vieux château guerrier.

—Nous pouvons tranquillement délibérer ici, commença Rouletabille; personne ne nous entendra et nous ne serons surpris par personne. Si l'on parvenait à franchir la première porte gardée par le père Jacques sans qu'il s'en aperçut, nous serions immédiatement avertis par l'avant-poste que j'ai établi au milieu même de la baille, dissimulé dans les ruines de la chapelle. Oui, j'ai placé là votre jardinier, Mattoni, monsieur Rance. Je crois, à ce qu'on m'a dit, qu'on peut être sûr de cet homme? Dites-moi, je vous prie, votre avis?...

J'écoutais Rouletabille avec admiration. C'était vrai qu'il s'improvisait notre capitaine et voilà que, d'emblée, il prenait toutes dispositions susceptibles d'assurer la défense de la place. Certes! j'imagine qu'il n'avait point envie de la rendre, à n'importe quel prix, et qu'il était parfaitement disposé à se fair sauter en notre compagnie, plutôt que de capituler. Ah! le brave petit gouverneur de place que c'était là! Et, en vérité, il fallait être tout à fait brave pour entreprendre de défendre le fort d'Hercule contre Larsan, plus brave que s'il se fût agi de mille assiégeants, comme il arriva à l'un des comtes de la Mortola qui n'eût, pour débarrasser la place, qu'à faire donner grosses pièces, couleuvrines et bombardes et puis à charger l'ennemi déjà à moitié défait par le feu bien dirigé d'une artillerie qui était l'une des plus perfectionnées de l'époque. Mais là, aujourd'hui, qu'avions-nous à combattre? Des ténèbres! Où était l'ennemi? Partout et nulle part! Nous ne pouvions ni viser, ne sachant où était le but, ni encore moins prendre l'offensive, ignorant où il fallait porter nos coups? Il ne nous restait qu'à nous garder, à nous enfermer, à veiller et à attendre!

M. Arthur Rance ayant déclaré à Rouletabille qu'il répondait de son jardinier Mattoni, notre jeune homme, sûr désormais d'être couvert de ce côté, prit son temps pour nous expliquer d'abord d'une façon générale la situation. Il alluma sa pipe, en tira trois ou quatre bouffées rapides et dit:

—Voilà! Pouvons-nous espérer que Larsan, après s'être montré si insolemment à nous, sous nos murs, comme pour nous braver, comme pour nous défier, s'en tiendra à cette manifestation platonique? Se contentera-t-il d'un succès moral qui aura porté le trouble, la terreur et le découragement dans une partie de la garnison? Et disparaîtra-t-il? Je ne le pense pas, à vrai dire. D'abord, parce que ce n'est point dans son caractère essentiellement combatif, et qui ne se satisfait pas avec des demi-succès, ensuite parce que rien ne le force à disparaître! Songez qu'il peut tout contre nous, mais que nous ne pouvons rien contre lui, que nous défendre et frapper, si nous le pouvons, quand il le voudra bien! Nous n'avons, en effet, aucun secours à attendre du dehors. Et il le sait bien; c'est ce qui le fait si audacieux et si tranquille! Qui pouvons-nous appeler à notre aide?

—Le procureur! fit, avec une certaine hésitation, Arthur Rance, car il pensait bien que si cette hypothèse n'avait pas été encore envisagée par Rouletabille, c'est qu'il devait y avoir quelque obscure raison à cela.

Rouletabille considéra son hôte avec un air de pitié qui n'était point non plus exempt de reproche. Et il dit, d'un ton glacé qui renseigna définitivement Arthur Rance sur la maladresse de sa propositon:

—Vous devriez comprendre, Monsieur, que je n'ai point, à Versailles, sauvé Larsan de la justice française, pour le livrer, aux Rochers Rouges, à la justice italienne.

M. Arthur Rance, qui ignorait, comme je l'ai dit, le premier mariage de la fille du professeur Stangerson, ne pouvait mesurer, comme nous, toute l'impossibilité où nous étions de révéler l'existence de Larsan sans déchaîner, surtout depuis la cérémonie de Saint-Nicolas du Chardonnet, le pire des scandales et la plus redoutable des catastrophes, mais certains incidents inexpliqués du procès de Versailles avaient dû suffisamment le frapper pour qu'il fût à même de saisir que nous redoutions par-dessus tout d'intéresser à nouveau le public à ce que l'on avait appelé "le Mystère de Mademoiselle Stangerson".

Il comprit ce soir-là, mieux que jamais, que Larsan nous tenait par un de ces secrets terribles qui décident de l'honneur ou de la mort des gens, en dehors de toutes les magistratures de la terre.

Il s'inclina donc devant M. Robert Darzac, sans plus dire un mot; mais ce salut signifiait de toute évidence que M. Arthur Rance était prêt à combattre pour la cause de Mathilde comme un noble chevalier qui s'inquiète peu des raisons de la bataille, du moment qu'il meurt pour sa belle. Du moins, j'interpréta ainsi son geste, persuadé que l'Américain, malgré son récent mariage, était loin d'avoir oublié son ancienne passion.

M. Darzac dit:

—Il faut que cet homme disparaisse, mais en silence, soit qu'on le réduise à merci, soit qu'on passe avec lui un traité de paix, soit qu'on le tue!... Mais la première condition de sa disparition est le secret de sa réapparition. Surtout, je me ferai l'interprète de Mme Darzac en vous priant de tout faire au monde pour que M. Stangerson ignore que nous sommes menacés encore des coups de ce bandit!

—Les désirs de Mme Darzac sont des ordres, répliqua Rouletabille. M. Stangerson ne saura rien!...

On s'occupa ensuite de la situation faite aux domestiques et de ce qu'on pouvait attendre d'eux. Heureusement, le père Jacques et les Bernier étaient déjà à demi dans le secret des choses et ne s'étonneraient de rien. Mattoni était assez dévoué pour obéir à Mrs Edith "sans comprendre". Les autres ne comptaient pas. Il y avait bien encore Walter, le domestique du vieux Bob, mais il avait accompagné son maître à Paris et ne devait revenir qu'avec lui.

Rouletabille se lava pour échanger par la fenêtre un signe avec Bernier qui se tenait debout sur le seuil de la Tour Carrée et revint s'asseoir au milieu de nous.

(à suivre)

Tom Santschi affirme qu'avec un cheval et de l'espace, il a tout ce qu'il lui faut pour être heureux.

Si son enveloppe de paye est inutile il a la permission de nous en faire cadeau...

☆ ☆ ☆

Une étoile à quatre pattes de la Cie Vitagraph vient de se voir attribuer une importante police d'assurance sur la vie. Il s'agit d'un cheval jouant dans "Black beauty" et assuré pour 50 mille dollars.

Et l'on dit qu'il n'en est pas plus fier pour ça.

☆ ☆ ☆

Buck Jones, au cours de la production d'une scène, a reçu une balle dans un bras. La blessure, quoique assez sérieuse, est en bonne voie de guérison.

Les petits inconvénients du métier.



MARGUERITE COURTOT

Johny Jones a rapporté, d'une de ses excursions, deux énormes tortues qu'il a installées dans un réservoir à la Cie Goldwyn et il en a un soin extrême.

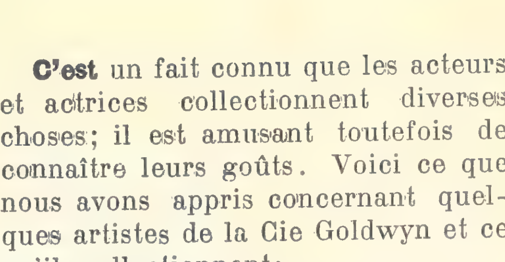
En attndant sans doute de les transformer en soupe succulente.

☆ ☆ ☆

Joseph de Grasse, le directeur de Charles Ray, est actuellement assiégé par une nuée d'architectes qui lui soumettent leurs plans pour une maison.

Heureux homme!...

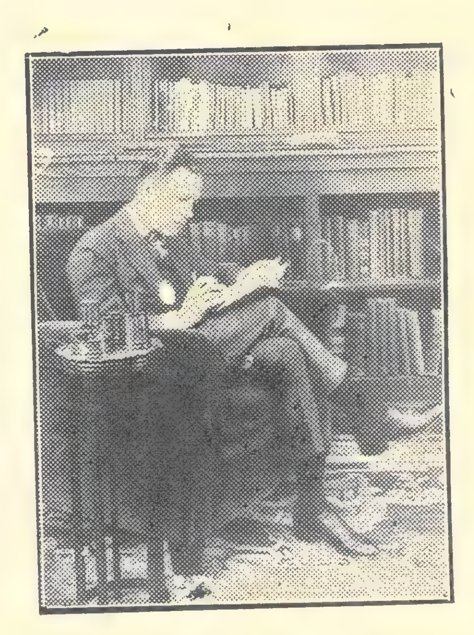




C'est un fait connu que les acteurs et actrices collectionnent diverses choses; il est amusant toutefois de connaître leurs goûts. Voici ce que nous avons appris concernant quelques artistes de la Cie Goldwyn et ce qu'ils collectionnent:

Lionel Belmore—Les livres.
Reginald Barker—Les meubles rares.
Hélène Chadwick.—Les tableaux de Harrison Fischer.
Lon Chaney—Les recettes de cuisine.
Edythe Chapman— Les châles espagnols.
Naomi Childers—Les poésies.
Nick Cogley—Les dessins.
Alec Francis— Les manuscrits autographes de musique.
Raymond Hatton—Les cannes.
E. Mason Hopper—Les antiquités.
Madge Kennedy—Les petits éléphants d'ivoire.
Kate Lester—Les chiens.
Molly Malone—Les contes de fées.
James Mason—Les vieux instruments de musique.
Johny Jones—Les timbres-poste.
Tom Moore—Les pipes.
Irène Rich—Les fers à cheval.
Will Rogers—Les cordes.
Richard Tucker—Les documents de la guerre.
Doris Pawn—Les poésies orientales.

Et tous, en général, les billets de banque.



HARRISON FORD,
de la Cie Paramount-Artcraft

☆ ☆ ☆

☆ ☆ ☆

Plus d'un millier d'acteurs et d'actrices ont assisté à un service célébré dans un studio de Los Angeles à la mémoire d'Olive Thomas, Robert Harron, Clarine Seymour, Ormer Locklear et Frank Elliot.

Les étoiles d'ici-bas n'ont pas la durée de celles de là-haut.

☆ ☆ ☆

Raymond Hatton a du chagrin de voir que ses cheveux tombent.

C'est peut-être qu'il grandit encore puisque sa tête passe au travers de ses cheveux. .



VIVIAN MARTIN

E. Mason Hopper aime la musique. On dit qu'il sait jouer de quatorze instruments.

Plaignons les voisins.

☆ ☆ ☆

Ben Turpin, l'homme aux yeux charmeurs, vient de célébrer le cinquante-troisième anniversaire de sa naissance.

Ad multos annos...

☆ ☆ ☆

George Walsh aurait, paraît-il, l'intention de fonder sa propre compagnie quand son contrat avec William Fox sera expiré.

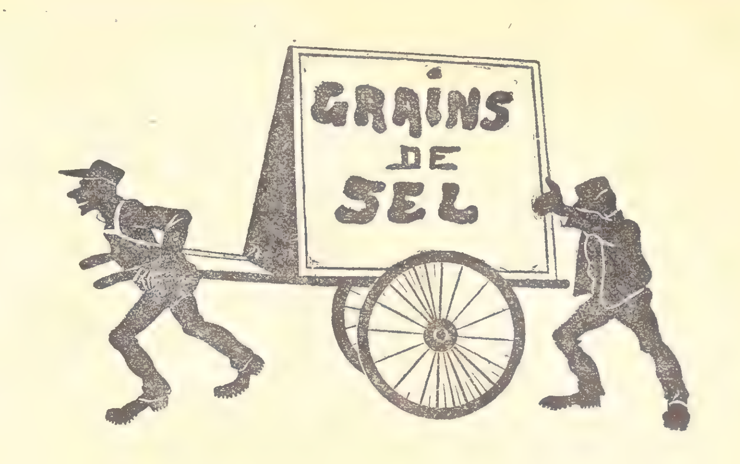
Il y aura bientôt autant de compagnies que d'acteurs.

LE POINT D'INTERROGATION

```
          $$$$$$$$$$
        $$$$$$$$$$$$$$
       $$$$$$$$$$$$$$$$$
      $$$$$$$$$$$$$$$$$$$$
     $$$$$$$$$$$$$$$$$$$$$$
    $$$$$$           $$$$$$$
    $$$$$              $$$$$$
    $$$$$$$            $$$$$$
     $$$$$$$           $$$$$
      $$$$$$           $$$$$
       $$$$           $$$$$
                     $$$$$
                   $$$$$
                  $$$$$
                $$$$$$
               $$$$$$
               $$$$$
               $$$$$
               $$$$$

                $$$
               $$$$$
                $$$
```

Ce que l'on pourrait voir dans la pensée de toute étoile qui renouvelle son contrat.



CHANGEMENT

Madame.—Nous allons au Cinéma ce soir.

Monsieur.—Mais je croyais que nous avions décidé de rester à la maison.

Madame.—Oui, mais j'ai changé d'idée.

LES MERES D'ACTRICES

Madame X.—Et dites-moi donc, ma chère madame, est-ce que votre fille est étoile cette année?

Madame Y.—Non, madame. Imaginez-vous que le monsieur riche de la rue Sherbrooke qui s'occupait de son avenir, s'est laissé emmené en Europe par sa mère en oubliant de s'occuper de Julie avant de partir.

TROUPE EN TOURNEE

Le directeur.—Un jour, toute ma troupe me "plaqua", et l'étoile et moi dûmes donner la représentation à nous deux.

Un artiste.—Pourquoi n'avez-vous pas renvoyé le public.

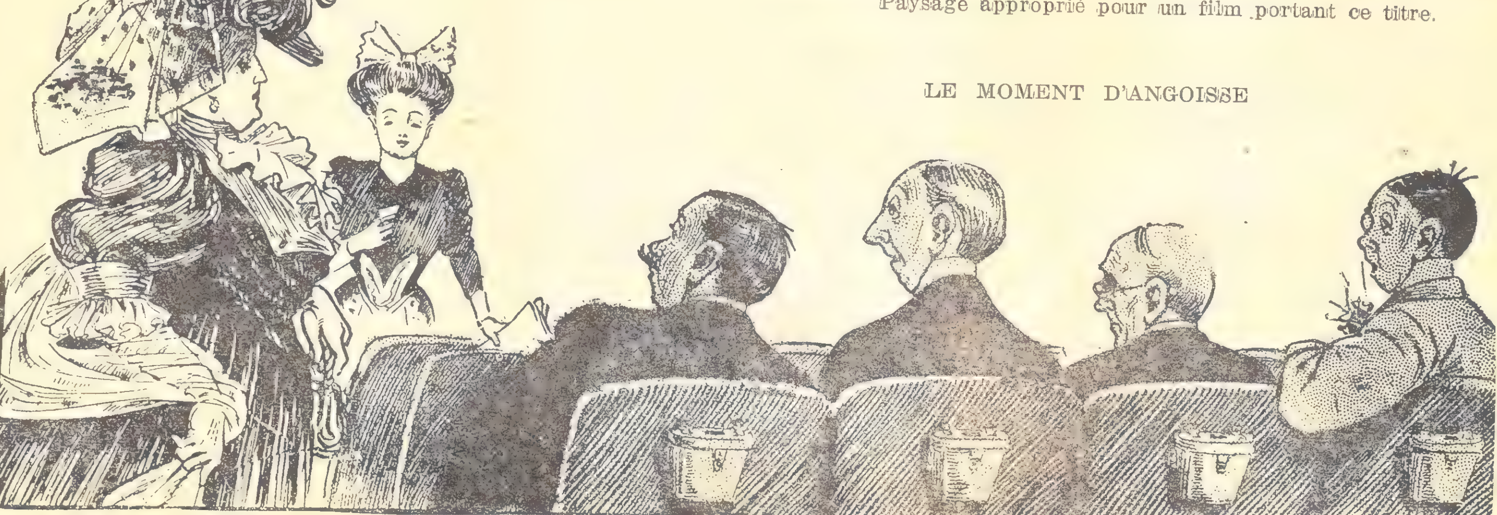
Le directeur.—Il n'y avait qu'un homme dans l'assistance et nous avions besoin de son dollar.

LA DAME DU LAC



Paysage approprié pour un film portant ce titre.

LE MOMENT D'ANGOISSE



"Va-t-elle s'asseoir sur le siège qui est devant moi?"



GLANURES ET ANECDOTES

CE QUE L'ON NE VOIT PAS SUR L'ECRAN



QUELQUES ANECDOTES DE "UNIVERSAL CITY"

Eileen Sedgwick qui resplendira dans " The Queen of Diamonds", faisait depuis deux semaines l'admiration d'un jeune homme de seize ans qui—de la silhouette exquise de l'artiste—ne pouvait détacher ses regards. Un beau matin, le garçon arriva avec une merveilleuse gerbe de fleurs qu'il offrit à la radieuse étoile. Afin de le récompenser d'une telle courtoisie, Eileen Sedgwick l'embrassa avec ardeur. Immédiatement, l'adolescent fit mine de partir.

—Je regrette de vous avoir offensé, dit Miss Sedgwick.

—Ce n'est pas cela, répliqua l'admirateur juvénile, je pars pour chercher plus de fleurs encore.

—o—

Alors qu'elle se livrait à quelques emplettes, Carmel Myers fut accostée en ville, par un mendiant dont le teint rubicond décelait une santé vigoureuse.

—Je ne puis comprendre qu'un homme aussi robuste que vous mendie pour vivre, s'écria Miss Myers.

—Voyez-vous, répondit le loqueteux, la profession de mendiant est la seule qui permette d'adresser la parole à une merveilleuse jeune femme sans une présentation préalable.

Carmel donna un dollar au galant miséreux.

—o—

Ayant remarqué une dame chinoise parfaitement belle et vêtue avec une rare élégance, le directeur pour "Outside the Law", cette production de Tod Browning, qui exigea l'apparition de trois cents Célestes, pria Thomas Cubbris, l'interprête chinois, de demander à l'orientale beauté si elle consentirait à jouer un rôle pour quelques jours.

Tommy s'approcha de la ravissante personne et lui dit, en osn meilleur dialecte: Haka Yaka Moya Fuh!

La jeune fille s'arrêta hautainement et parut fort surprise :

"Tooyah Chong Eosah Muey", fit Cubbris, craignant de ne s'être point fait comprendre. "Si vous parliez anglais, reprit le beau lotus, je vous comprendrais parfaitement." Bien qu'elle fut d'origine chinoise, la jeune femme était née à New-York et avait fait ses études dans l'un des meilleurs collèges américains.

—o—

La population d'Universal City s'accroît sans cesse. Au cours des six derniers mois naquirent six lionceaux et deux petits singes. La demeure de Mme Jack retentit tout le jour des aboiements de petits chiens noirs, de terriers et de Saint-Bernard. A cette symphonie animale se sont ajoutées depuis quelques jours les grognements d'une quinzaine de jeunes cochons.

AUTRES NOUVELLES DE PARTOUT

A. F. Brentlinger, directeur général de la "Consolidated Realty and Theatres Corporation", dans une lettre au Movng Picture World, se plaint amèrement de l'esprit de discorde, de jalousie et de suspicion qui mène à sa ruine l'industrie du cinématographe. Dans un accès de misanthropie aigüe, il proclame son droit à la solitude et affirme que désormais il agira à sa volonté, sans souci des critiques.

—o—

A. S. Black, directeur des théâtres de Merrimack Square et Jewel, de Lowell (Massachusetts) est accusé de déloyauté pour avoir retiré son adhésion à l'association des directeurs, au moment des troubles du parti ouvrier.

—o—

La première production écrite spécialement pour le film par Maurice Maeterlinck, s'intitule le "Pouvoir du Bien". L'éblouissante Elmer Rice, de la Compagnie Goldwyn, y interprètera un admirable rôle.

—o—

Nils Bouveng, président de la Svensk Filmindustri, la plus importante compagnie cinématographique suédoise, déclare que les producteurs américaine devraient—avant toute chose—veiller à la qualité des films qu'ils destinent à la Suède, car le public des pays scandinaves est très exigeant à ce point de vue.

—o—

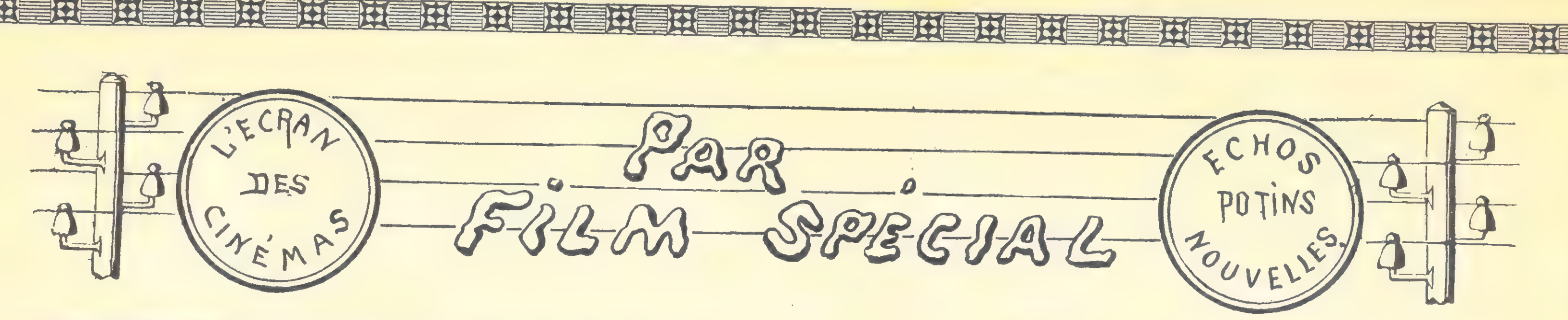
Charles Hutchinson, l'étoile de la compagnie Pathé, et le plus audacieux des acteurs qui parurent jamais devant l'objectif, fut grièvement blessé le 24 septembre dernier au cours d'une scène de "La double Aventure". Il voulut sauter d'un arbre sur lequel il avait grimpé, conformément aux instructions du scénario, mais ayant glissé, il vint s'abîmer sur le sol. On le releva avec les deux poignets brisés et de profondes déchirures aux jambes.

—o—

Les splendeurs de l'île de Formose dont le nom signifie "la très belle" et lui fut donné par les navigateurs portugais qui le découvrirent, sont reproduites d'admirables manière dans le film "Farmers of Formosa", monté par la "Burton Holmes Travelogue".

—o—

La production qui a pour titre "Bulletin Fo", s'adresse tout spécialement aux employés des Compagnies de chemins de fer, et leur démontre les résultats désastreux de la négligence dans leur service. En d'autres termes, cette pellicule, fort belle, joint l'utilité à l'agréable.



UN DIRECTEUR QUI SURVEILLE DE PRES SES ACCESSOIRES

Un drame à grand spectacle "The Marriages of Mayfair" provoqua récemment l'anxiété de Maxwell Karger, le directeur général du "Metro". L'action comportait, entre autres épisodes passionnants, une tentative de vol des bijoux de la couronne d'Angleterre.

Une couronne sertie de diamants, deux colliers de perles et une douzaine d'admirables bagues avaient été empruntés à un bijoutier de la Cinquième avenue, contre un cautionnement de plusieurs centaines de mille dollars. Lorsqu'on tournait cette scène aux Studios de la Soixante-sixième rue, tout autre travail était suspendu et des gardes défendaient l'accès de la scène aux personnes qui n'y devaient pas jouer. M. Karger ne voulait pas courir le risque d'une interprétation trop réelle du vol.

UN NOUVEAU PROCEDE

S'inspirant de cette sentence du docteur Noughton que "souvent la vie dépend de l'exactitude d'une photographie prise à l'aide des rayons Roentgen", certains producteurs de films américains ont décidé d'enduire leurs pellicules, avant de procéder à la prise de vues, d'une solution inventée par un chimiste de Los Angeles, Louis R. Fuster, laquelle solution permet d'obtenir une très rigoureuse exactitude dans l'impression des plaques.

UN NOUVEAU THEATRE

"The Lakes Wales Amusement Company", a entrepris d'ériger à Lake Wales un nouveau théâtre qui contiendra six cents places et sera pourvu d'un restaurant ultra-moderne.







Comment on fait de la pluie, par un beau temps, aux studios de la Cie Universal

LE GOUT EN FRANCE

La France aime les films de séries. Une vente de trente pellicules de la production des frères Warner, "The Lost City", vient d'y être effectuée. C'est la plus importante transaction qui se soit faite, dans l'industrie cinématographique, avec un pays étranger.

DE L'EXTENSION

L'industrie américaine du film s'étendra bientôt jusqu'au Pérou. M. Manuel R. Ojeda qui fut pendant huit ans acteur et directeur technique sur la côte du Pacifique, considère ce pays comme un admirable champ d'action pour les générations futures et annonce qu'il s'y rendra incessamment pour y former une compagnie pour la production des films.

POUR LES GROSSE BEDAINES

Le Rialto Theatre, d'Hamilton, se lance dans les innovations. Dans cette salle contenant six cents places, des sièges spéciaux pour personnes obèses ont été disposés. Six délicieuses jeunes filles blondes et six brunes piquantes sont chargées de faire placer les spectateurs.

A GRANDS FRAIS

La Compagnie Universal ne regarde pas à la dépense. Elle fait construire, pour tourner la pièce d'Erich von Stroheim, "Foolish Wives", une plaza qui n'est autre chose qu'une réplique de la célèbre plaza de "Monte Carlo", avec la reproduction des édifices de style napolitain qui en font la célébrité. Ce travail coûtera environ $100,000.

SYMPATHIE

Tous les studios des Compagnies de l'Ouest suspendirent leur travail pendant les obsèques de "Bobby" Harron, mort des suites d'un tragique accident d'armes à feu.

CE QU'IL VOUDRAIT

Marry Lucas, un fabricant d'accessoires, recherche actuellement un genre de savon propre à dissiper la mauvaise odeur que répandent les films.

EN ORIENT

Les films de série enchantent particulièrement les populations orientales, d'après l'assertion d'un expert de la Cic Pathé.

IL A SANS DOUTE RAISON

Cecil de Mille est d'opinion que l'insuccès des films reproduisant des costumes du passé tient à l'ignorance où se trouve le public de la vie au moyen-âge.

LES QUATRE CHEVAUX DE L'APOCALYPSE

Compagnie Metro

La langue de Vincente Biasco Ibanez est toute resplendissante d'images ardentes, jetées comme des flammes vives sur le papier, sans souci des normes grammaticales. Il vise avant tout à l'évocation puissante et fait apparaître les choses et les êtres avec un réalisme intense dont toute la force se trouve dans un choix heureux de l'épithète. Avant d'être un littérateur, Ibanez est — au sens strict du mot — un artiste, c'est-à-dire un voyant et comme il les voit il rend les spectacles auxquelles la nature le convie.

"Les quatre chevaux de l'apocalypse", tel est le titre de sa plus récente et plus fameuse nouvelle. C'est le récit de la bataille de la Marne. Les visions d'horreur de l'avance allemande, c'est-à-dire les plaines de Champagne rougies par le sang et le feu, avec les hurlements des hommes et des canons, les clameurs diaboliques des bombes et le frémissement de la terre torturée par le charruage impie que lui infligeaient les obus boches, tel est le thème gigantesque du livre d'Ibanez.

La compagnie Metro qui a entrepris d'en donner une adaptation cinématographique, a pu obtenir des autorités françaises tous les documents officiels sur ce combat qui décida de la victoire. Elle en constituera une reproduction d'une authenticité absolue et en fera le film le plus colossal qui se soit encore déroulé sur l'écran.







Harry Carey conducteur d'un tonneau prohibitionniste.

LE CONCURRENT DE WILL ROGERS

Will Rogers est un des acteurs les mieux connus; excellent cavalier, bien au courant de toute la vie de cowboy il a en outre une expression toute spéciale grâce à laquelle il interprète avec autant de succès les rôles tragiques et les comiques.

Un jeune garçon, probablement envieux de sa gloire, Edward Trebaol, voulut le vaincre au lancement du lasso ce qui dénotait pas mal d'ambition: il n'y réussit naturellement pas mais à quelque temps de là, ayant entendu dire que Will Rogers était maladroit au lancement des anneaux, il le provoqua sur ce nouveau terrain et cette fois le vainquit. Sa joie fut extrême ce qui ne mortifia d'ailleurs nullement Will Rogers, mais l'amusa énormément.

Will Rogers est né près de Claremore, en territoire indien et a commencé sa carrière théâtrale en 1905. Il est actuellement aux studios Goldwyn.

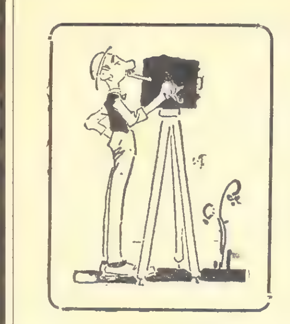
——— o ———

LE CINEMA AU VATICAN

Pour la première fois depuis l'invention du cinématographe, un opérateur a su forcer les barrières augustes du Vatican et pénétrer dans l'intérieur du Palais Papal.

Les vues prises dans les célèbres jardins dont s'adonne le "Mons Vaticamus", aussi bien que dans la Sixtine, sont arrivées tout dernièrement en Amérique. Elles permettront aux milliers de catholiques qui vivent sur notre continent, de voir officier le Souverain Pontife, Benoit XV, au milieu des membres du Sacré Collège.

Ce film marque non seulement la possibilité de reproduire les actions sacrées du plus haut dignitaire de l'Eglise, mais encore la fin d'une coutume qui éloignait des appareils la personne du Pape.



Quelques récentes productions

AVEC COMMENTAIRES



PRODUCTIONS AMERICAINES

"The Devil's Claim" (Robertson-Cole—5 parties.) Akbar Khan, un auteur de New-York, abandonne Indora, une jeune fille asiatique. Virginie Crosby, une sociologiste, promet à Indora de faire revenir son amant. Elle fait la connaissance de ce dernier et lui raconte l'histoire fantastique d'un cachet qu'elle porte et qui, dit-elle, est "la marque de fabrique du Diable", l'emblème d'une société d'adorateurs de Satan. L'auteur se sert de cette histoire pour en faire un roman rempli d'aventures abracadabrantes. Le roman fini, Virginie disparaît et Khan reprend Indora.

Cette production est en somme une histoire qui en contient une autre ce qui nuit beaucoup à la continuité de l'action. Elle abonde en situations fantastiques remplies de sensations frissonnantes avec une intrigue d'amour très joliment développée. Sessue Hayakama, qui excelle dans les rôles orientaux, interprète admirablement le double rôle de Khan et de Hassan.

"A Double Dyed Deceiver" (Goldwyn—5 parties). Llano Kid, un jeune bandit du Texas, obligé de quitter son pays parce qu'il a tué son adversaire en duel, arrive dans une ville de l'Amérique du Sud. Le consul Tracker, un vil intrigant, lui persuade de se faire passer pour l fils disparu de Senor et de Senora Urique, une famille espagnole très riche. Il entre dans cette famille et la nièce, Estelle, devient amoureuse de lui. Le consul et Kid ont comploté de rafler le coffre-fort de Urique, mais au moment d'accomplir ce crime, Kid s'y refuse, menace Tracker de le tuer s'il dit un mot, et continue de faire partie de la famille de Urique dont il épouse la nièce.

Ce film est une adaptation d'une histoire de O. Henry. C'est un mélodrame peu intéressant et bien au-dessous des productions ordinaires de Goldwyn. Jack Pickford tient très bien le principal rôle.

"Sand" (Famous Lasky—5 parties). Dan Kurrie, le chef de gare de Kandor, une ville du désert, aime Margaret Young, dont le père est le gérant du magasin de Garber. Ce dernier est le personnage le plus influent de la ville et veut lui-même épouser Margaret. Il se bat avec Dan, mais est battu par celui-ci. Un jour, on fait sauter le coffre-fort de la gare, pendant que Dan est allé faire une promenade à cheval avec Margaret. Garber accuse Dan de ce méfait, mais celui-ci se justifie en produisant l'argent, supposé volé, et qu'il avait mis dans sa poche par crainte des voleurs. Peu après, Margaret, à la suite d'une scène de jalousie avec Dan, promet à Garber de l'épouser, mais s'en repent ensuite et se sauve la veille du mariage. Le train qu'elle a pris est arrêté par des brigands. Dan vient au secours de Margaret, est blessé, mais réussit à arrêter les voleurs, dont le chef s'est trouvé être Garber. Finalement Dan épouse Margaret.

Un vrai mélodrame de l'ouest, plein de scène excitantes, à l'action animée et rapide, avec un intérêt soutenu jusqu'à la fin et très bien mis en scène. Le roman d'amour est très intéressant et il y a, en plus, assez de batailles et de coups de feu pour satisfaire ceux qui aiment ces sortes de mélodrame. William-S. Hart, comme toujours, tient admirablement le principal rôle.

"The Heart of a Child" (Metro—7 parties). Une fillette, née dans les bas-fonds de Londres, est protégée par un membre de l'aristocratie, qui la rencontre lorsqu'elle travaillait dans une fabrique de conserves. Par ses soins, elle devient d'abord un modèle dans un magasin de modes, puis étoile de café-concert. Finalement elle se fait aimer de la famille de son protecteur et épouse ce dernier.

Nazimova a encore donné une preuve de la versatilité de son immense talent en créant ce rôle qui est si différent de ceux qu'elle a jouée jusqu'à présent. Tour à tour, mal élevée et insolente, puis charmante, et enfin adorable, elle interprète ce rôle d'une façon merveilleuse. Il faut ajouter que sans elle la production serait plutôt terne.

"The Ladder of Lies" (Paramount—5 parties). Dora Leroy, bien que mariée avec Pierre Gordon, a continué après son mariage, sa liaison avec un artiste, Ralph Brent. Edith Parish est l'amie loyale de Pierre. Un jour Pierre surprend Brent dans un hôtel avec une femme qu'il croit être Edith, tandis que c'est sa propre femme, qui a mis le manteau d'Edith. Celle-ci pour ne pas détruire l'honneur de Pierre, lui laisse croire que c'était elle. Blaine devient amoureux d'Edith, mais Pierre lui dit qu'elle aime Brent. Edith, toujours par dévouement pour Pierre, ne nie pas le fait. Mais Brent apprend cela et avoue la vérité à Blaine. Celui-ci et Edith se réconcilient et Pierre ignorera toujours la faute de sa femme.

Très intéressant mélodrame de société, supérieurement mis en scène et parfaitement joué. L'interprétation d'Edith Clayton, très sympathique dans le rôle de l'héroïne, est excellente.

"The Silent Barrier" (Inter-Ocean—6 parties). Un mélodrame, dont l'action se passe dans les Alpes, ce qui nous permet d'admirer de splendides effets de neige. Excellente mise en scène. Histoire assez excitante d'un viveur qui veut séduire une jeune fille et qui est tué au moment où il a réussi à renfermer cette jeune fille dans la cabane où il se trouve. Sheldon Lewis joue le principal rôle.

"The Invisible Divorce" (Selznick—6 parties). Scènes de la vie domestique peu intéressantes, montrant une jeune femme défendant son mari contre les machinations d'une ravageuse belle et riche.

"The Discorded Woman" (Hallmark—6 parties). Mélodrame aussi sensationnel que son titre le comporte, très bien construit cependant et qui tient bien l'intérêt en suspens. Bonne mise en scène et splendide interprétation. Il contient toutefois quelques scènes blessantes et de mauvais goût qu'on aurait bien dû éliminer.

"Up in Mary's Attic" (Fine Arts—6 parties). Délicieuse fantaisie comique, très drôle, avec de jolies baigneuses qui se montre très avantageusement. L'intrigue est légère, mais bien menée et intéressante. La toute charmante Eva Novak tient le premier rôle d'une façon remarquable. Les clous de la pièce sont un ravissant bébé, très comique, et un chien qui montre plus d'intelligence que beaucoup d'humains.

"Life's Twist" (Robertson-Cole—6 parties). L'intrigue de ce film comporte un double rôle montrant le contraste entre la vie d'une jeune fille du monde très riche et celle d'une enfant des bas-fonds de la société. Bessie Bariscale, en grand artiste qu'elle est, interprète admirablement ce double rôle.

"The Heart of Twenty" (Robertson-Cole—5 parties). Histoire nouvelle et originale, assez intéressante, entremêlée de pathos et d'incidents humoristiques. L'action est un peu lente et le denouement qui pourrait produire un grand effet est tant soit peu gâté par une tendance à tourner les choses au burlesque. Zazu Pitts, l'étoile, fait preuve de grand talent dans le rôle principal.

"Fifting Shadows" (Pathé—6 parties). Mélodrame des plus excitants avec un mélange de bolchévisme, d'amour, de meurtres et de vengeance. Mais l'action est si animée et les épisodes se succèdent si rapidement que l'on n'a pas le temps de s'apercevoir que l'histoire est plus ou moins plausible. Emmy Whelen est l'étoile et joue avec beaucoup de sentiment.

"The Breath of the Gods" (Universal—6 parties). Joli film dans lequel l'atmosphère du Japon a été admirablement conservée. Mise en scène très soignée et très fouillée. L'interprétation du principal rôle par Tsur Aoki est de tout premier ordre. Mais l'intrigue est faible et l'intérêt se soutient à peine pendant les six parties de la pièce.

"Dollars ans Sense" (Goldwyn—5 parties). Une des plus jolies histoires que l'on ait présenté sur l'écran, très touchante et très humaine. Madge Kennedy est charmante dans le rôle de l'héroïne, qu'elle interprète admirablement.

PRODUCTIONS FRANÇAISES

"The Five Cursed Gentlemen" (5 parties). Une adaptation d'un roman d'André Reuze. Ce film, tourné à Tunis, est tout à fait remarquable et a pour sujet la malédiction jetée par un Arabe sur cinq hommes. Les protagonistes, Yvonne Devigne et André Luguet, rendent admirablement leurs rôles.

"Dreams of Youth" (Messidor—5 parties). Film très dramatique et très intéressant dont Lucien Lehman est l'auteur et le producteur. Le directeur d'un journal socialiste accepte l'aide financier d'un banquier très riche. Celui-ci lui prend son amie. Peu après, le banquier est accusé de détournement de fonds et est défendu par le journaliste. La cousine de ce dernier le console de ses malheurs et l'aide à les oublier. L'interprétation des vedettes, Melle Geneviève Félix et M. Van Daele, est de tout premier ordre.

PRODUCTIONS ANGLAISES

"David and Jonathan" (Samuelson—6 parties). Deux jeunes gens, après avoir fait naufrage, abordent sur une île déserte. Ils deviennent tous deux amoureux de la même femme, mais celle-ci méprise le plus fort des deux pour épouser le plus faible. Film très intéressant, bien que l'intrigue d'amour soit bien développée. Madge Titheradge est la vedette. La mise en scène et l'interprétation sont bonnes, mais les titres laissent beaucoup à désirer.

Mr. Wu" (Stoll). Très impressionnante adaptation de la pièce de théâtre qui a eu tant de succès à New-York. C'est un mélodrame chinois dans lequel un chinois se venge d'une famille anglaise dont le fils a séduit la fille. Très bon film qui peut se comparer avantageusement avec tout autre film du même genre.

"The Romance of Emma, Lady Hamilton" (Phillips). Une histoire de cette fameuse beauté anglaise du dix-huitième siècle dont le célèbre peintre Romney a fait le portrait. Elle contient de très jolis épisodes, mais a beaucoup de points faibles. Malvina Longfellow est la vedette.

"Snow in the Desert" (Broadwest). Un drame de société dans lequel un financier très riche a épousé la fille d'un baron sans fortune, mais découvre que sa femme veut non seulement la richesse, mais aussi l'amour, et par conséquent, il tombe amoureux d'elle. Excellent film, très public.

PRODUCTIONS ITALIENNES

"The Power of the Borgias" (Serra—7,300 pieds). Un film splendide sous tous les rapports, contenant de nombreuses scènes à grand spectacle, dans la production desquelles un metteur en scène italien n'a pas d'égal. Un pauvre orfèvre devient amoureux d'une jeune fille qu'il voit danser dans une fête champêtre. Mais elle est aimée aussi de deux jeunes gens appartenant à une famille noble et puissante. Cette jeune fille passe par beaucoup d'aventures, mais l'orfèvre réussit à la venger de ces deux jeunes gens. Irène Saffo Momo et Enrico Placentini sont les vedettes et interprètent admirablement leurs rôles. Ce film sera apprécié à sa juste valeur dans tout pays où il sera présenté.

"Dear Old Dad" (U. C. I.—5 parties). Une adaptation d'une pièce de théâtre française: "Le Père Lebonnad". C'est une très jolie histoire d'un horloger et de ses deux enfants. Il découvre par accident que le garçon n'est pas son fils. Il devient riche, mais continue à garder le silence à ce sujet. Les difficiultés s'élèvent, mais l'amour s'en mêle et tout s'arrange par le mariage des deux enfants. Hugo Piperno et Minie sont les étoiles de cette excellente production.

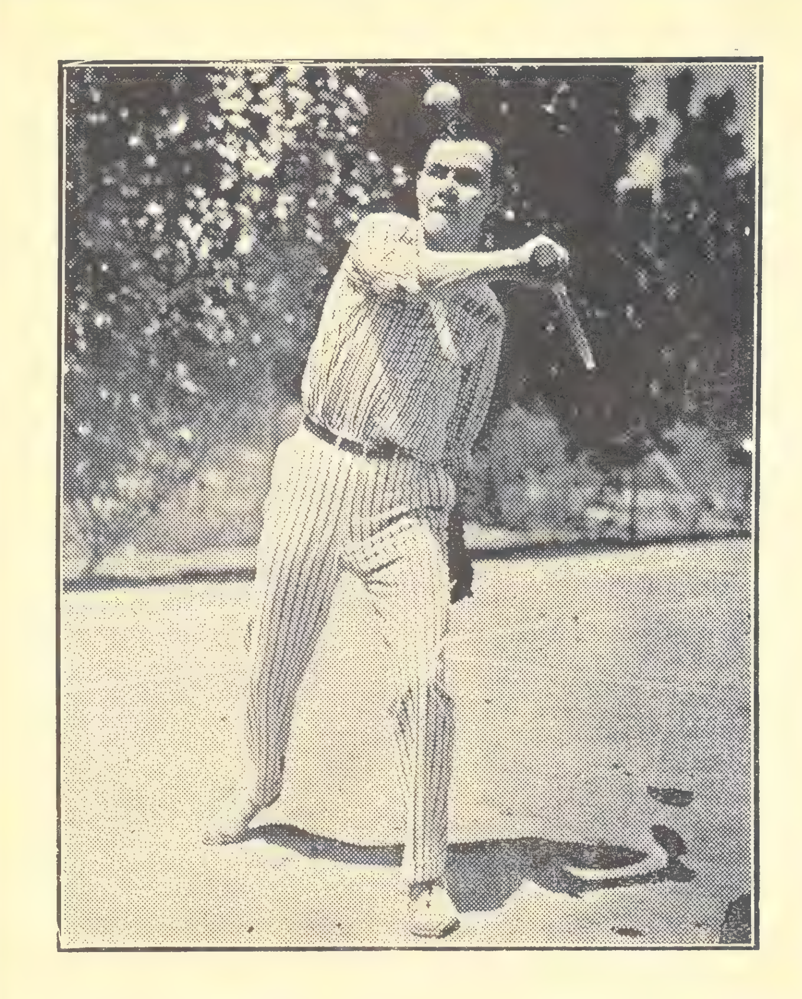
"The Wife He Selected" (U. C. I.) Maria Jacobini, toujours aussi belle que jamais, est l'étoile de cette intéressante production. C'est un mélodrame d'un genre si cher aux Italiens, c'est-à-dire contenant de l'amour, de la haine et de la vengeance et dont les malheurs de la vie conjugale sont le sujet. La photo est excellente.

Le prochain film de Ruth Roland contiendra plusieurs envolées sensationnelles. Il sera tourné au sommet des Montagnes Rocheuses dans l'ouest de l'Amérique. — "Madonnas and Men", un des meilleurs films de production indépendante, est en grande demande parmi les acheteurs étrangers. — D'après Inter-Ocean, la nouvelle comédie des "Hall Room Boys" s'appellera "The Misfortune Hunters".

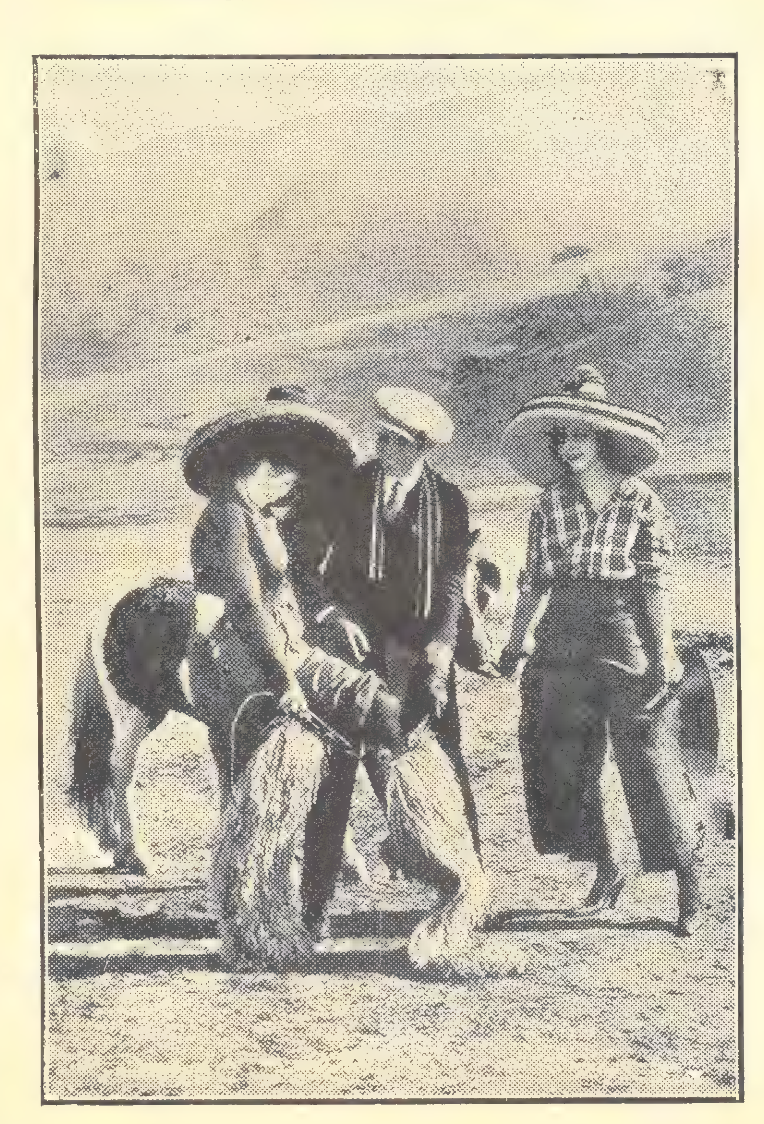
On éditera bientôt pour le marché étranger une série de films de cours métrage, présentant des scènes de la vie intime des grands artistes de l'écran américain, et la manière dont ils travaillent au studio et dont ils se divertissent. Ces films auront pour sujets Mary Pickford, Douglas Fairbanks, Charlie Chaplin et D.-W. Griffith.

Arrow Film et Ben Wilson commenceront prochainement un nouveau film à épisodes, Jack Hoxie qui interpréta le rôle principal dans "Lightning Bryce" en sera la vedette. — Realart Pictures, de New-York, n'ont pas encore annoncé les dispositions prises pour la distribution de leurs films à l'étranger. On dit que cette nouvelle firme a de grands projets en perspective.





Charles Ray, des studios de Thomas-H. Ince.



Hoot Gibson, de l'Universal, apprenant à **Thelma Percy** et à **Ruth Royce** à revêtir le pantalon barbu des cow-boys.

L'AIDE A LA GRACE ET A LA BEAUTE

par Priscilla Dean de Universal City, Californie

Si vous voulez éviter le double menton, portez votre menton haut. Cela empêche la formation du gras et les nerfs du cou s'assouplissent d'autant. L'une des meilleures autorités que je connaisse en culture physique sanitaire, recommande l'exercice suivant pour empêcher la formation du double menton:

— "Se tenir droit, à la militaire, se placer les paumes sur les hanches, la ponte des doigts vers le devant; lever lentement le menton, d'abord, puis rejeter rapidement toute la tête en arrière, ce qui a pour effet de bien déterminer le jeu de tous les muscles. Répéter cet exercice dix fois; puis, regardant devant soi, tourner vingt fois la tête des deux côtés, ou dix fois pour chaque côté. Cependant, il ne faut pas ambitionner au point de fatiguer les muscles. Augmentez la dose tous les jours, jusqu'à ce qu'on puisse arriver à cinquante mouvements quotidiens de chaque sorte, sans éprouver de fatigue ou de malaise."

Lorsque le double menton a disparu, il arrive alors qu'il reste de la chair pendante; c'est alors que des compresses répétées d'eau d'alun ont un excellent effet de raffermissement des chairs. Et, chose extraordinaire, ce même exercice est également profitable aux femmes maigres ayant le cou veineux, en "cordes saillantes". Le liquide à compresse se prépare ainsi: un drachme d'alun en poudre, dans un once d'eau et un once d'alcool. Application deux fois par jour, avec une serviette entièrement imbibée du liquide.

Toute femme désireuse de diminuer son buste doit boire moins de liquides, abandonner les friandises et les aliments fortement amidonnés, et elles doivent faire de fréquentes applications d'eau froide additionnée de quinze gouttes de benjoin ou d'une demi cuillerée à thé d'alun. Toutes les lotions recommandées ne sont pas nuisibles au résultat attendu, mais ce qu'il y a encore de mieux pour diminuer le buste, c'est toujours l'exercice et l'exercice systématique.

D'abord, faites disparaître les bourrelets de graisse du dos en vous tenant droite et en essayant de faire rencontrer vos deux coudes, derrière vous. Projettez vos bras devant vous, les paumes tournées vers la muraille, levez-les droits au-dessus de votre tête, rejetez-les en arrière, les coudes rigides, enfin, ramenez-les lentement devant vous. Ne pratiquez pas cet exercice violemment nerveusement ou avc indolence. Il faut tout de même y mettre un certain degré d'énergie, mais aussi une lenteur relative, afin que le travail de tous les muscles s'accomplisse parfaitement. Dans les débuts, faites-vous aider; c'est une bonne chose. Cet exercice, qui renforcit les tissus, est considéré comme merveilleux.

Lorsqu'une femme commence à épaissir, c'est le temps d'avoir recours aux exercices, car il est bien plus facile d'accomplir tous les mouvements alors qu'on a encore de la sveltesse et de la souplesse.

Priscilla Dean



Priscilla Dean de la Cie Universal



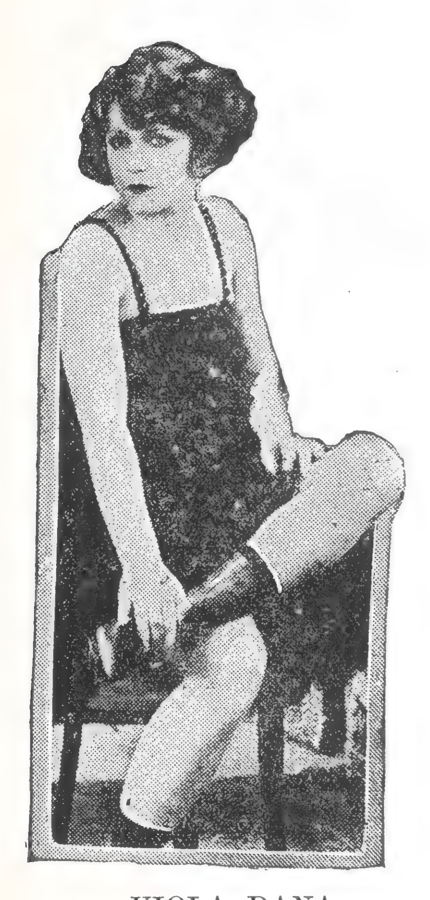
Un éditeur Canadien qui prit part à la grande guerre avec une certaine bravoure, ainsi qu'en témoigne une de ses manches vide de son bras, exprima comme suit l'idée qu'il conçoit du cinématographe, en s'adressant à un journaliste américain: "Pendant que nous étions en guerre, avant que l'Amérique ne se disposât à entrer dans le conflit, vous développâtes extraordinairement l'industrie du film et, quand nous revînmes, force nous fut de constater que notre pays venait bien après le vôtre dans cette voie. Il en résulta pour nous une impression désagréable que certains producteurs américains augmentèrent encore en nous envoyant des films montrant que l'Amérique avait gagné la guerre. J'imagine que les fabricants américains et les producteurs canadiens devraient faire appel à l'amour-propre canadien quand ils exhibent aux Etats-Unis un film canadien. Ils permettraient ainsi au Canada d'entrer dans le "cosmos" du cinéma."

—o—

Enowy Baker, le fameux producteur australien arriva à Los Angeles au commencement du mois et annonça qu'il allait travailler à un film spécial pendant son séjour aux Etats-Unis. Il s'est refusé à faire connaître le nom de cette pièce.



MAY ALLISON



VIOLA DANA
dans "*The Chorus Girl Romance*"

DOUBLE EXPOSITION OBTENUE AVEC UNE SEULE PRISE DE VUES

On annonce que Georges Webber, un opérateur de prises de vues des établissements de Goldwyn, à Culver City, a découvert une nouveau procédé pour prendre des scènes à double exposition. Ce procédé, dit-on, est une grande amélioration sur ceux généralement employés pour obtenir cette photographie si difficile et si importante. On ajoute que son emploi, non seulement économisera du temps et de l'argent, mais donnera encore de meilleurs résultats.

Généralement, quand on tourne une scène qui contient une vision, ou dans laquelle doit apparaître un fantôme, on marque ou l'on mesure la longueur de la pellicule employée de façon qu'elle corresponde à celle dont on se servira quand on tournera de nouveau la même scène. Avec le procédé Webber, ce marquage ou mesurage est éliminé. Les acteurs jouent la scène comme si de rien n'était, et on applique en même temps le procédé qui donne à ceux qui jouent le rôle du fantôme cette apparence éthérée nécessaire pour produire l'effet désiré.

Le succès de ce procédé a été amplement démontré dans une épreuve sévère à laquelle on l'a soumis, en présence d'une assemblée de metteurs en scène, d'opérateurs de prise de vues et d'experts de laboratoire. On a fait passer cinq fois devant eux une certaine longueur de film, au tournage duquel on avait appliqué le procédé Webber. L'épreuve a été concluante. Aucun de ces experts en photographie n'a pu y trouver le moindre défaut, ni la moindre critique à faire.



ETHEL RITCHIE

de la Cie Universal

Universal City, la capitale du film est également la Mecque des jolies femmes; il est rare qu'une semaine se passe sans apporter quelque addition au nombre de ses beautés. Une des dernières arrivées, Ethel Ritchie, avait été engagée pour tenir un rôle dans "la Vierge de Stamboul" et la façon dont elle s'en est acquittée lui a ouvertes, toutes grandes, les portes de l'Universal.



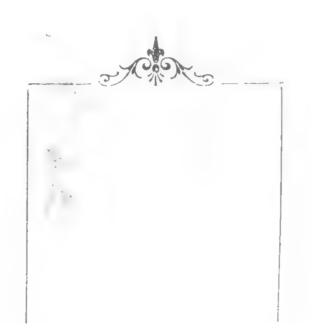
La même actrice dans une autre pose.

Ethel Ritchie, de la Cie Universal

Ethel Ritchie est une Californienne ; elle est née à Los Angeles. De la beauté, de l'intelligence et de l'allure, voilà son portrait. Avec de telles qualités, elle peut avoir confiance dans l'avenir qui, d'ailleurs, s'ouvre brillant devant elle.

SUR LE PARCOURS DU GRAND TRONC





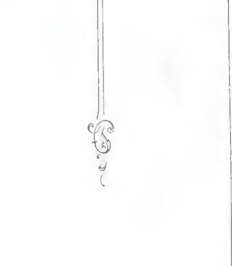
La célèbre chute du Niagara



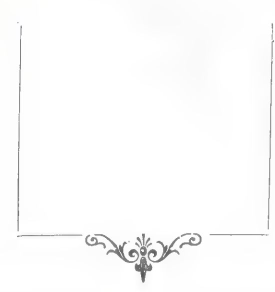
Les Bureaux Généraux de la Compagnie du Grand Tronc à Montréal







Le Collège Militaire de Kingston, Ontario



La photographie des couleurs au Cinéma

(suite et fin)

Toutes les conditions sont alors réalisées pour ce qui est de la production exacte des couleurs naturelles sur l'écran. Telles sont les détails les plus saillants du procédé Gaumont pour la reproduction ou photographie des couleurs au cinéma.

Cependant, dans l'application même de ce principe, l'inventeur rencontra des difficultés telles que seule une volonté à toute épreuve pourrait surmonter. Voici, par exemple, quelques-unes de ces principales difficultés:

D'abord, un problème d'ordre chimique. Le film élémentaire ne reste exposé à la lumière qu'environ un cinquième de seconde, et il faut que dans ce très court espace de temps, il reçoive simultanément avec un degré égal d'impression, une lumière jaune, rouge et bleue. Or, on sait que la lumière bleue fait beaucoup plus vite impression que la rouge. Alors ce fut un travail gigantes pour les savants des laboratoires Gaumont que de trouver l'exacte manière de traiter le film, de façon à ce qu'il soit en état de recevoir simultanément, dans le même espace de temps et avec la même force ou puissance, l'impression de toutes les couleurs transmises par les lentilles.

L'autre difficulté était d'ordre purement mécanique. Il s'agissait de pouvoir passer entre les ouvertures du déclic, à une vitesse de un seizième de seconde, un film suffisamment long pour permettre l'impression simultanée des trois images. On s'imagine à tort qu'il n'aurait suffi de tourner le film que 3 fois plus rapidement. L'expérience a prouvé que la celluloïde n'offrait pas la résistance suffisante pour celo. Il fut donc nécessaire de réduire un peu le format de l'image, en hauteur, de 19 à 14 millimètres, environ, pour les films en couleur.

La troisième difficulté consistait dans la grande exactitude de superposition des images identiques. Projetée sur l'écran, l'image du film est agrandie de 15,000 fois. On voit d'avance ce que pouvait donner à la reproduction la plus petite inexactitude possible, même imperceptible à vue, sur le film. Multipliez quinze mille fois un infiniment petit et vous finirez bien par avoir quelque chose qui se voit. Ici, il y allait de la clarté et de la finesse d'exécution du film en couleur. Il fallait donc trouver le moyen de conserver tout le temps la plus stricte précision de superposition.

Pour arriver à ce résultat, il fallait avoir la lentille du milieu fixe, et les deux autres mobiles en tous sens, au moyen d'une vis d'ajustement. Enfin, l'ajustement même de ces lentilles, n'était pas aussi chose facile à régler, puisqu'il fallait la plus grande précision possible. Mais une fois tous ces obstacles surmontés, le procédé Gaumont donnait des résultats incomparablement supérieurs aux premières expériences de 1913. Depuis 1913, jusqu'à tout dernièrement, la pire, au moyen de trois lentilles, était lente et peu précise. L'opérateur ne pouvait voir sur l'écran et un aide devait se tenir dans la salle pour lui crier: "La lumière jaune plus haut; la rouge à gauche, la bleue plus bas, etc." Aujourd'hui, celui qui surveille la pase a un appareil sur ses genoux, en communication avec les lentilles du caméra, et par la simple pression de boutons électriques, il peut faire mouvoir les lentilles de façon à ajuster les couleurs avec précision, sur la projection du positif.

Tout ceci ne donne qu'une faible idée de la magnifique découverte de M. Gaumont. Elle lui a valu les félicitations et la reconnaissance de l'Académie des Sciences, de Paris, et du peuple français, et maintenant M. Gaumont s'en vient faire bénéficier l'Amérique d'une amélioration depuis si longtemps désirée, dans le monde des films.



M. CHARLES SCHAUTEN

M. Charles Schauten est né à Bruxelles (Belgique) après de brillantes études, il entra au Conservatoire de sa ville natale, et obtint à sa sorti un premier prix avec grande distinction. Ses débuts au théâtre furent des succès, applaudi à Bruxelles, il vint à Paris au théâtre Réjane, et là à côté de la grande artiste, il interpréta tous les premiers rôles. Citons parmi ceux-ci: Napoléon de Mme Sans-Gêne; Bernard Dufresne de Zaza, etc. Ces créations l'ayant fait remarquer, on lui offrit un engagement pour Montréal au Théâtre National, qui était alors la Comédie Française de la Métropole du Canada. Il y fit plusieurs saisons interpétant tous les principaux jeunes premiers du répertoire français. Après une petite saison à Chicago, il vint à New-York où dans la troupe française du théâtre que dirigeait M. Bonheur il se classa au premier rang. Rappelé à Montréal pour satisfaire le public dont il était un des favoris, nous le retrouvons au grand théâtre de l'Orphéum puis de nouveau au National, et entre temps au Théâtre Canadien-Français. Un séjour à Québec fut encore l'occasion pour lui de se faire de nombreux admirateurs. Quelques tournées dans les principaux centres augmentèrent sa popularité aussi lorsqu'il prit la Direction du Théâtre Canadien-Français il n'y eut qu'une voix pour lui prédire un gros succès et les prédictions se sont réalisées. A l'heure actuelle le théâtre que dirige M. Charles Schauten avec son camarade M. Fred Lombard, est le mieux classé et le plus achalandé de la ville, c'est la Comédie Française de Montréal.

M. Charles Schauten fut l'organisateur de plusieurs manifestations artistiques qui eurent un profond retentissement. Citons parmi celles-ci la magnifique série de représentations des 'Avariés'', de E. Brieux.

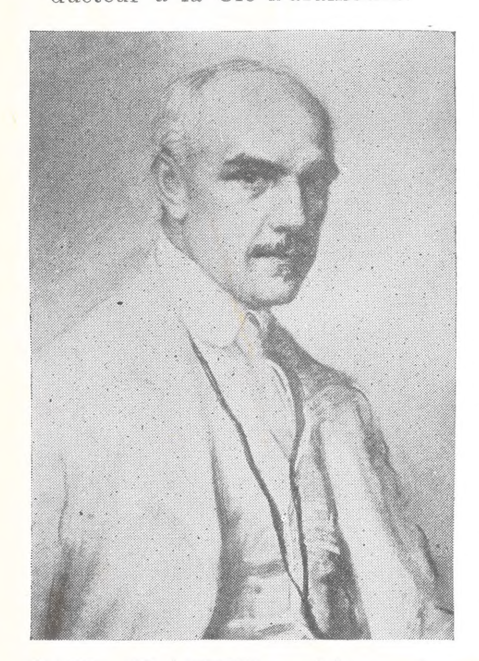
Ajoutons que M. Charles Schauten est en même temps qu'un parfait comédien, un excellent artiste de cinématographe. Il fit à New-York dans des films importants de belles créations et depuis il n'a cessé d'être demandé. Nul doute qu'un jour il répondra favorablement à ces sollicitations et que nous aurons l'occasion de le voir sur les écrans de nos principaux établissements.



CECIL B. DE MILLE, directeur général à la Cie Famous Players-Paramount.



GEORGE FITZMAURICE, producteur à la Cie Paramount.



PAUL CLAFFIN, architecte de renom, actuellement au service de la Cie Paramount, pour seconder Cecil B. de Mille dans l'installation de décors pour "Forbidden Fruit."



VOUS AUREZ LES MEILLEURS VUES ANIMEES en communiquant votre désir au gérant du théatre que vous fréquentez.

Une splendide série qui vous plaira et vous fera frissonner par aventures et ses coups audacieux est

PHANTOM FOE

dans laquelle apparaît

WARNER OLAND

le meilleur interprète des rôles de traitres dans les séries et

JUANITA HANSEN

la charmante et jolie héroïne de séries.





SPECIALTY FILM IMPORT LIMITED

DISTRIBUTEURS, AU CANADA, DES

VUES PATHE



LA VUE DE RESISTANCE

Que feriez-vous si vous travailliez pour vivre et que quelqu'un vous laisserait $5,000,000 et que vous aimeriez épouser un mari riche ?

Blanche Sweet "Help Wanted-Male"

Cette vue vous plaira beaucoup. Exigez-la du gérant de votre théatre sans quoi il ne saura pas que vous désirez la voir.

Questions Diverses :

Il nous arrive fréquemment des lettres demandant divers renseignements sur des acteurs ou des actrices. Ces questions nécessitent souvent de longues recherches et de la correspondance avec les Cies de Cinéma. Pour nous couvrir de cette perte de temps et de ces frais, nous ne répondrons donc, à l'avenir, qu'aux demandes accompagnées de 25 cents et dont le signataire donnera son adresse afin qu'il lui soit répondu personnellement.